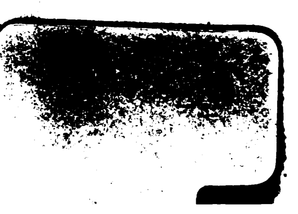
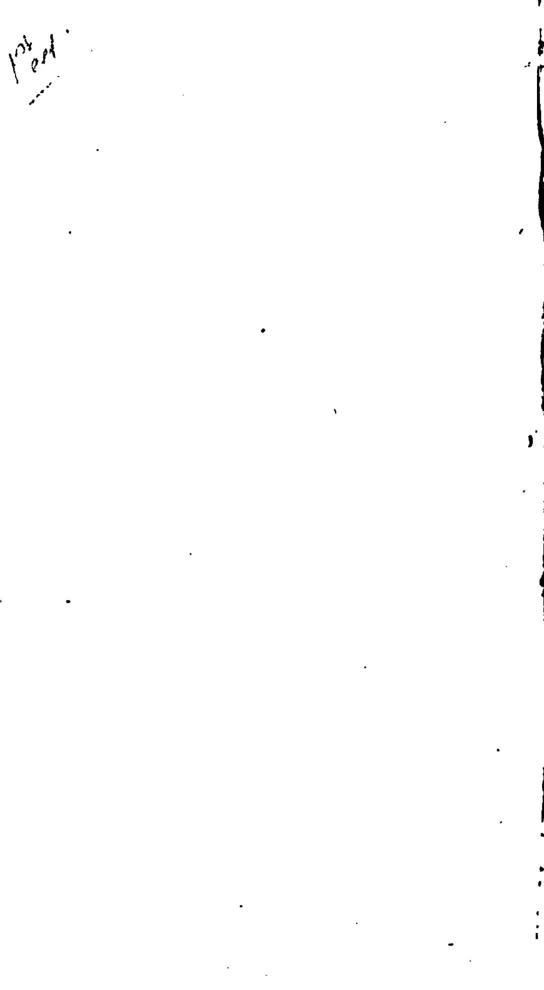


C.P.J. de



2 vols £10

Bought from Booth
Hay-on-Wye





L. F. D. B. inv.
A. V. D. L. fe.

L'ECUMOIRE,

HISTOIRE JAPONOISE.

Par Mr. DE CREBILLON *le Fils.*

TOME PREMIER.



A LONDRES,

Aux dépens de la COMPAGNIE.

MDCCXXXV.



PRÉFACE.

CHAPITRE I.

De l'Origine de ce Livre.

CET Ouvrage est, sans contredit, un des plus précieux monumens de l'Antiquité; & les Chinois en font un si grand cas, qu'ils n'ont pas dédaigné de l'attribuer au

* célè-

célèbre Confucius. En effet, pour la sagesse des préceptes, la bonté de la morale, la beauté de l'invention, la singularité des événemens, & l'ordre qui y est répandu, ils n'ont pu se dispenser de l'en croire l'Auteur, ou du moins, de souhaiter qu'il le fût. Ce Livre, cependant, est de Kilo-hoéé, Personnage illustre, antérieur à Confucius de plus de dix siecles, premier Mandarin de la Loi, revêtu des Emplois les plus grands, & connu à la Chine par un grand nombre d'Ouvrages Historiques, Politiques, & Moraux. Un Savant

vant Chinois * qui à fait, il y a quatre cens ans, l'Histoire Litteraire de sa Patrie avec une exactitude admirable, a prouvé par des raisons invincibles, que Kilo-ho-éé étoit seul l'Auteur de ce Livre. Ce qu'il en a donné n'est qu'un Fragment d'une Histoire plus longue, un essai, pour ainsi dire, de celle de tout un Peuple. Les raisons pour lesquelles il a abandonné son projet, ne nous sont pas connues. Quelque honneur que Kilo-

* Cham-hi-hon.chu-ka-hul-chi. Hist. Litt. de la Chine. Pekin 1300. p. 155. prem. Vol.

loho-éé ait attendu de ce commencement, qui ne forme que l'Hiſtoire particuliere d'un Prince, il n'a pu s'empêcher d'avouer qu'il l'a traduit de l'ancienne Langue Japonoiſe, ſur un Manuſcrit très vieux; & l'Auteur Japonois l'avoit lui-même traduit de la Langue des Chéchianiens, Peuple qui dès ce tems-là ne ſubſiſtoit plus.

Le Japonois, dans un endroit, aſſûre que ſa Nation tenoit à honneur de deſcendre des Chéchianiens: mais il ſemble n'être pas de cet avis, parce que de ſon tems même, il ne reſtoit aucune

cune preuve de cette descendance, & qu'il croit, en Auteur judicieux, qu'une chose aussi importante ne peut être trop bien constatée. Il entre même sur cet article dans une Dissertation que Kiloho-éé n'a point traduite, parcequ'elle n'éclaircissoit rien. Il seroit plus difficile aujourd'hui de savoir ce qui en est. Sous le bon-plaisir du Lecteur, on passera donc à des Faits d'une discussion plus aisée.

CHAPITRE II.

Comment ce Trésor a passé en France.

UN Hollandois, homme d'esprit, se trouvant à Nankin il y a près de cent ans, fut obligé par ses affaires d'y demeurer assez de tems pour pouvoir apprendre passablement le Chinois. Dans le tems que pour s'y former davantage, il cherchoit à faire une traduction, ce Livre lui tomba entre les mains; il l'admira, l'entreprit, & parvint, après un

un travail de trois ans, à le mettre en Hollandois; mais très imparfaitement, selon qu'il l'a avoué lui-même. Peu curieux de le donner au Public, il repassa en Europe, & laissa son Ouvrage au savant Jean-Gaspard Crocovius Putridus, de Leipsik, son ami intime, & connu dans la Litterature par la dispute qu'il a eue avec Emmanuël Morgatus, sur une chose importante. Il s'agissoit de savoir si les Meutes de la chaste Diane étoient composées de Chiens & de Chiennes, ou seulement de l'un ou de l'autre Sexe de ces ani-

maux.

maux. Après des contestations très vives, la Palme demeura à Putridus, qui prouva par des raisons tirées de la pudeur de la Déesse, & par les témoignages des plus grands hommes de l'Antiquité, qu'elle n'avoit jamais eu que des Chiennes. Le Hollandois arriva dans le tems que Putridus étoit complimenté par tous les Doctes d'Allemagne, sur l'important service qu'il venoit de rendre à la République des Lettres; il le pria de commenter sa traduction Chinoise. Crocovius la traduisit en Latin; l'enrichit de Notes, & de Com-

Commentaires, & il étoit près de la donner au Public en trois Volumes in-folio, lorſqu'une mort prématurée enleva ce ſavant homme. Balthaſar Onéroſus, & Melchior Inſipidus, ſes Neveux, héritiers des biens & de la ſcience profonde de leur Oncle, augmenterent encore ſon *Livre*, le commenterent, éclaircirent ſes Notes, en ajouterent de nouvelles, comparerent les leçons, reſtituerent les paſſages, & le faiſoient enfin imprimer à Nuremberg en cinq Volumes in-folio, lorſque la peſte les emporta. Leurs Enfans, moins érudits,

dits, & hors d'état peut-être de subvenir aux fraix d'une Edition de cette importance, vendirent l'Ouvrage de leurs Peres à un Noble Venitien qui se trouva pour-lors à Nuremberg. Ce Seigneur, nommé Annibale, Julio, Scipione, Buz-è-via de gli Tafanari, de retour à Venise le traduisit en sa Langue, non tel qu'il l'avoit acheté. Comme il n'entendoit que très imparfaitement le Latin, il laissa à part l'érudition: aidé par un Frere Servite, & tous deux s'aidant d'un Dictionaire, il le mit enfin en état de paroitre en Langue

gue Venitienne. Si Son Excellence Buz-è-via avoit pu profiter des remarques ſavantes dont les Allemands avoient orné cet Ouvrage, la France l'auroit plus complet, & mille choſes qui ont beſoin d'éclairciſſemens, n'en reſteroient pas privées. On ne ſe flatte pas d'avoir bien réuſſi à cette derniere traduction. Le Vénitien eſt un Jargon difficile à entendre, & le Traducteur François avoue que dans le Toſcan même il y a bien des termes qui l'arrêtent. Ce qui ne paroitra pas extraordinaire, quand on

ſaura qu'il n'a étudié l'Italien que deux mois, ſous un François de ſes amis qui n'avoit été à Rome que ſix ſemaines.

CHAPITRE III. & dernier.

Inconvéniens auxquels il a fallu remédier : Eloge du dernier Traducteur.

ON peut aiſément inferer des differentes mains par leſquelles ce Livre a paſſé, qu'il doit lui reſter peu de ſes graces nationales; & je ne ſais, à tout prendre, s'il en ſera moins bon. Les Li-

Livres Orientaux ſont toujours remplis de fatras, & de fables abſurdes; les Religions des Peuples de l'Orient ne ſont fondées que ſur des contes qu'ils mettent par-tout, & qui ſeroient auſſi ridicules pour nous, qu'ils ſont vénérables pour eux. Ces religieuſes folies donnent à leurs Ecrits un air bizarre, qui a pû plaire dans ſa nouveauté, mais qui eſt trop rebattu aujourd'hui, pour que le Lecteur lui trouvât des graces. Outre leurs Dieux à qui ils font jouer toutes ſortes de Perſonnages, ils mettent en œuvre

les Génies, & les *Diws*; on les trouve dans leurs plus férieuses Histoires ; & si quelqu'un de leurs Héros est dans quelque grand danger, c'est une Dive qui l'y a plongé, c'est une Ginne qui l'en retire. Ces êtres imaginaires fondent & dénouent les trois quarts de leurs Livres ; & quoiqu'ils donnent souvent lieu à des évenemens singuliers, on s'ennuye de ne voir jamais sur la Scène que ces mêmes Acteurs, & cela marque une stérilité d'imagination, qui impatiente. D'ailleurs, leur façon de narrer est remplie de métaphores, & de

de certains tours, que la ſimplicité de notre Langue ne permet de rendre ni avec exactitude, ni avec agrément. La traduction d'un Livre Oriental en François, eſt donc un Ouvrage plus difficile qu'on ne penſe. Quoique celui-ci ait été traduit du Venitien, on ne doit pas croire qu'il en ait donné moins de peine.

Le Seigneur Annibal a tout confondu, & il n'a pas fallu un travail médiocre pour arranger les faits comme on peut croire que Kiloho-éé l'avoit fait. Au nom de Ginne peu connu parmi nous, j'ai ſubſtitué celui de

Fée

Fée dont nous faiſons communément uſage. Où j'ai pu retrancher les noms barbares, je l'ai fait : La Ginne Hic-nec-ſic-la-ki-ha-tipophetaf, formoit un nom inſuportable à prononcer, je l'ai changé ; en un mot je n'ai rien oublié de tout ce qui pouvoit rendre cet Ouvrage parfait, & je ne doute point qu'il ne le ſoit. Je l'ai embelli, en quantité d'endroits, de réflexions également neuves, & judicieuſes. Il eſt écrit avec un ſoin, une netteté, & une préciſion merveilleuſe ; & je ſuis perſuadé que Kiloho-éé eſt infiniment inférieur

rieur à cette traduction, quoique faite d'après une Langue que je n'entends presque pas.

Pour le fonds, il peut être extravagant ; mais c'est vraisemblablement la faute de l'Original. On auroit tort d'exiger de l'imagination d'un Chinois, la régularité & le goût qui brillent dans nos Auteurs François, qui toujours compassés, sont presque toujours fort raisonnables, & froids encore plus souvent. Fondés en cela sur je ne sai quel précepte d'Horace, que de bon cœur je mettrois ici, si

je

je m'en ſouvenois parfaitement: mais cet Horace prétend que la Raiſon ſoit égayée, & n'ordonne pas qu'on ennuie ſes Lecteurs, à force de ſageſſe. Je ſuis, au fond, très perſuadé que ceux de nos Auteurs que nous trouvons ſi arrangés, voudroient pouvoir l'être moins, & pécher un peu plus contre les règles. Leurs Ouvrages en ſeroient moins décens; mais plus agréables, & mieux lus.

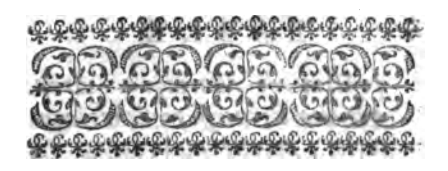
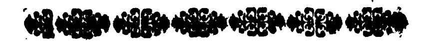


TABLE DES CHAPITRES.



LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.



TANZAÏ ET NÉADARNÉ.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

Ce que c'est que le Prince Hiaouf-Zélès-Tanzaï.

DANS la grande Chéchianée, Païs aujourd'hui perdu par l'ignorance des Géographes, regnoit autrefois un

 Roi

Roi nommé Cphaf ou Céphaès, nom qui fignifioit dans la Langue du Païs, auffi ignorée à préfent que la Langue Punique, Bonheur du Peuple. Nom augufte, que le hazard & la flatterie lui avoient peut-être donné. Ce Prince ne fe voyoit pour fucceder à fa vafte puiffance qu'un feul fils, pour lequel les Chéchianiens avoient un refpect extraordinaire, & qui, dès fes plus tendres années, faifoit, fans qu'ils fuffent bien pourquoi, leurs plus chères efperances. En ce tems-là, les Fées gouvernoient l'Univers.

On n'ignore pas que ces Intelligences confultant plus le caprice que la raifon, en devoient affez mal règler la con-

conduite. Il est rare qu'on n'abuse pas d'un pouvoir sans bornes, & quiconque peut faire tout ce qui lui plait, ne détermine pas toujours ses volontés sur la Justice. C'est ce qui arrivoit aux Fées: elles étoient en grand nombre, connoissoient peu entre elles la subordination: leur sexe, les interêts qui l'animent, peu importans quelquefois, mais toujours vifs; la jalousie du commandement, celle de la beauté, l'envie de faire parler d'elles, la fantaisie, qui pour des Déités femelles est un mobile considerable, faisoient naitre entre ces Puissances, les guerres les plus sanglantes.

Le fils de Céphaès avoit été reçu en venant au monde par la

la grande Fée Barbacela, Protectrice déclarée de sa Maison depuis un tems immémorial. Elle donna au jeune Prince, à cause de sa grande beauté, le nom de Hiaouf-Zélès-Tanzaï (rival du Soleil), & le doua en même tems de tous les avantages qui peuvent élever un mortel à la plus haute perfection. Il sçavoit tout, sans avoir rien appris : chez les personnes d'un haut rang, ce n'est pas chose rare qu'elles croyent tout savoir ; mais Tanzaï n'étoit point dans ce cas-là, & ses talens étoient effectifs. Il possédoit à un point égal la Poësie, la Peinture, & la Musique ; le Lyrique, l'Epique, le Dramatique ne lui coutoient pas plus l'un que l'autre ; il ne réussis-

soit

ſoit pas moins dans le Badin, & *le Puérile*; & le Madrigal, l'Epigramme, l'Elégie, l'Idylle, l'Eclogue, l'Anagramme, & les Bouts-rimés, lui étoient auſſi familiers que le reſte. Cependant, comme il n'eſt pas de génie univerſel, il ne put jamais parvenir à faire des Acroſtiches. Quoique ſon goût le plus déterminé fût pour la Poëſie, il ne négligeoit pas les autres Arts; tous les Curieux de Chéchian avoient de ſes Tableaux dans leurs cabinets, & tous les *Ex voto* du grand Temple n'étoient peints que par lui. On repréſentoit ſouvent à Chéchian des Opera dont il avoit fait lui-même la Muſique, & les paroles. On ne ſauroit nier qu'il n'eût le meilleur

goût du monde, & rien ne le marquoit mieux que la préférence qu'il donnoit à la Vielle sur tous les autres Instrumens. Il avoit une si vive passion pour elle, que Céphaès, qui adoptoit aveuglément tous les caprices du Prince, avoit fait suspendre dans les Tours des Temples de Chéchian, au-lieu des timbales qui appelloient auparavant les Peuples à la priere, des Vielles d'une grosseur énorme. Des Princes du Sang avoient été chargés du soin d'en jouer dans les occasions nécessaires, & pour ce, étoient décorés du titre suprême de Grands-Vielleurs de l'Etat: cette Charge devint une des plus grandes du Royaume, & le plus ancien des Viëlleurs étoit déclaré Connêtable. Le

Roi,

Roi, pour donner à cette dignité un plus grand lustre, honora ceux qui en étoient pourvus, de la culotte de peau d'Ours garnie de Marons d'Inde. Honneur qui peut paroître bizarre, mais qui, selon les préjugés de ce Peuple, étoit la marque de la plus particuliere distinction. Tanzaï répondoit aux bontés de son pere avec cet attachement que donne une excellente éducation; aimé des Peuples qu'il devoit un jour gouverner, l'objet des attentions de la grande Fée Barbacela, l'admiration de toute la Terre, rien ne paroissoit manquer à son bonheur. Cependant il étoit né avec un cœur tendre, & il ne lui étoit pas permis d'aimer.

La Fée, ſur je ne ſai quels accidens dont le Prince étoit menacé s'il aimoit, ou s'il ſe marioit avant que ſa vingtieme année fût accomplie, lui avoit expreſſément défendu l'un & l'autre, juſques au tems où le Deſtin le laiſſoit maître de lui-même : ces ordres étoient précis, & il étoit auſſi dangereux pour Tanzaï d'y contrevenir, qu'il lui étoit difficile de s'y ſoumettre. Comment dans une Cour où tout reſpiroit le plaiſir, où les femmes joignoient à leurs agrémens ce que la coqueterie a de plus ſéduiſant, où leur unique affaire enfin étoit d'exciter les deſirs & de les ſatisfaire, un Prince jeune, aimable & ſenſible, pouvoit-il garder longtems ſon indifference ?

rence ? C'étoit en-vain qu'il auroit pu s'en flatter. Aussi, Tanzaï sentant combien pour quelqu'un à qui la vertu est recommandée, la Cour est un séjour pernicieux, & accablé par-tout ou de regards tendres, ou de déclarations pressantes, résolut enfin d'en sortir, de se retirer dans un Palais qu'il avoit sur les bords de la mer, & d'en faire défendre l'entrée à quelque femme que ce fût. Cette résolution surprit extrêmement : on ignoroit les raisons de cette retraite, & les femmes qui en furent choquées, répandirent des bruits fort desavantageux à Tanzaï, qui ne les sut pas, ou qui ne s'en embarrassa gueres. Il avoit dix-huit ans quand il s'enferma dans cette

solitude, & il ne comptoit pas trois mois de plus quand il s'en ennuya. Loin de ce Sexe charmant qui l'occupoit déja tout entier, rien ne l'amusoit, les ressources de son esprit lui devinrent inutiles: moins il connoissoit le plaisir d'aimer, plus il s'en formoit une image flatteuse. Cette union si tendre de deux cœurs que souvent il avoit peinte dans ses Ouvrages, ces transports, cette volupté si vive de l'amour, devinrent enfin le seul bien dont il voulût jouir. Son ennui ne faisant qu'augmenter, il prit le parti de dire à la Fée qu'il vouloit, & retourner à Chéchian, & se marier, quelque chose que le Destin pût en dire. Barbacela n'oublia rien pour le détour-

tourner de cette idée ; mais malgré ses remontrances ; il fixa le jour de son départ. La Fée, sans l'abandonner à son sort, le plaignit, & résolut de se servir de toute sa puissance pour prévenir les malheurs qu'il devoit éprouver, ou pour les soulager du moins. Les Lecteurs assez patiens pour continuer cette Histoire, verront dans la suite, combien servirent au Prince les précautions de la Fée.

CHAPITRE II.

Retour du Prince : Assemblée du Conseil : Proposition de Mariage : Arrivée des Princesses ; leurs agaceries, comme quoi reçues.

LE retour du Prince donna lieu à de nouvelles conjectures, & fut pour les Politiques de Chéchian une source inépuisable de raisonnemens & de chimeres. Le Peuple, qui ne cherche jamais tant à donner une cause aux actions de son Souverain, que quand elle lui est le plus cachée, s'épuisa en considerations, & ne devina pas plus les motifs du retour, que

ceux

ceux de l'abſence. Les femmes furent moins embarraſſées, & il n'y en eut pas une qui ne crût que Tanzaï, brûlé d'un feu ſecret que ſa fierté avoit en-vain combattu, ne revenoit que pour rendre à ſon vainqueur un hommage qu'il ne pouvoit plus lui refuſer. Mais à propos de quoi cette reſerve? Dans un Rang auſſi élevé, doit-on diſſimuler ſes deſirs, & les Princes ſont-ils faits pour un amour timide? Leurs idées n'étoient cependant pas ſans fondement. Le Prince étoit dévot : les perſonnes de cette eſpece peuvent être tentées, mais elles voilent leurs mouvemens plus qu'elles ne les combattent, & ne s'oppoſent à leur chute qu'autant qu'elle ne peut point

être ignorée. Combien ne doit-on pas de Prudes à la crainte de l'éclat! Entre les femmes qui prétendoient au cœur de Zélès, sa Gouvernante croyoit ses droits les mieux fondés, & ne doutoit pas qu'au moins par reconnoissance, si ce n'étoit par inclination, il ne lui donnât ses premiers soupirs, ou ses premieres fantaisies. Les Coquettes les plus expérimentées de la Cour se disputerent aussi sa conquête, & étalerent à ses yeux tout ce que l'envie de plaire a fait imaginer aux femmes, en mines, & en façons. L'indifference du Prince n'en fut pas ébranlée : il vouloit une beauté modeste, simple, qui ne tînt rien de l'Art, & qu'il pût, sans l'offenser, voir a-

vant

vant sa Toilette. Il proposa même cette épreuve : elle embarrassa les prétendantes, quelque bonne opinion qu'elles eussent de leurs charmes, & elles aimerent mieux renoncer au cœur de Tanzaï, que de se montrer à ses yeux telles que les laissoient les veilles de la Cour, & les fatigues de leur état.

Le Roi cependant songeoit sérieusement à marier son fils, & comme c'étoit une affaire importante, il voulut en conférer avec son Conseil. Les Ministres Etrangers proposerent chacun la Fille de leur Maître ; ils étoient douze qui pouvoient se flatter de cette Alliance : mais Céphaès ne jugeant pas que son Fils pût épouser douze Princesses, se trou-

trouva irrésolu sur le choix. Les Rois dont on lui offroit les Filles étoient extrêmement puissans, il étoit dangereux de les mécontenter, & l'on n'en pouvoit contenter qu'un ; jamais matiere plus sérieuse n'avoit exercé la sagesse du Conseil. Celle du Prince, supérieure à tout, lui suggera alors un parti convenable au bien du Royaume, & à la majesté des Rois voisins : il proposa que chacun de ces Princes envoyât à Chéchian la Princesse qu'on lui destinoit pour Epouse ; qu'elles restassent toutes à la Cour treize semaines ; qu'il en employeroit douze tour à tour auprès d'elles, ou pour mieux juger de leur mérite, ou pour leur laisser la liberté de décider

der sur le sien ; que la treizieme semaine, après avoir pesé mûrement la beauté de leurs personnes, ou la douceur de leurs caracteres, il déclareroit son choix : Qu'en agissant de cette façon, aucun des Souverains, dont il étoit question, ne pourroit imputer à mépris le refus qu'il feroit de leur Alliance, puisque les seuls agrémens le détermineroient. Le Conseil applaudit à la résolution du Prince ; les Ministres en firent part à leurs Maitres, qui y souscrivirent. On travailla à loger dans le Palais les Beautés qui alloient l'occuper, & bientôt après on les vit arriver. Les fêtes les plus superbes signalerent le plaisir qu'on avoit de les voir : on représenta

ta divers Opera du Prince, qui furent tous admirés par complaisance, ou par justice. Tanzaï, au premier coup d'œil, trouvant les Princesses également aimables, auroit bien voulu les épouser toutes; mais le respect des Loix le retint, & il se contenta de leur faire, tant en Prose qu'en Vers, les plus jolis complimens du monde. Si les Princesses lui avoient plu, aucune de ses graces ne leur étoit échappée; il plut à toutes, & cette conformité de sentimens augmenta l'aversion qu'elles se sentoient déja les unes pour les autres. On sait assez de quoi les femmes sont capables quand elles ont envie de s'enlever un amant: mais comme on n'a jamais vu un

hom-

homme seul être l'objet des vœux & des adorations de douze femmes, on dira simplement qu'il y avoit douze fois plus de haine & de médisance entre elles qu'on n'en voit d'ordinaire ; par conséquent douze fois plus de minauderies qui tournoient toutes au profit du Prince, que ce manège ne laissoit pas d'amuser.

Quand une de ces Princesses avoit trouvé une façon nouvelle de marcher, de se composer la bouche, ou de regarder ; les autres, pour renchérir, devenoient louches, se faisoient remonter la bouche aux yeux, ou prenoient la démarche du monde la plus ridicule. Il en étoit ainsi du reste : car sachant que Tanzaï

saï se piquoit de toutes sortes d'Arts, elles étoient toutes Poëtes, Peintres, Musiciennes, &c. & l'on ne sauroit imaginer combien cette émulation produisoit de sottes choses en tout genre. Tanzaï craignant de leur déplaire par une préférence qu'elles auroient cru injuste, voulut que le sort décidât entre elles de leur rang, & dispensa son tems de façon, que dans la journée il ne voyoit uniquement que celle qui étoit de semaine. Il assistoit à sa toilette, lui donnoit la main partout, mangeoit avec elle; mais le soir, aux spectacles, ou au cercle, il voyoit toutes les autres, & c'étoit alors que ces rivales l'examinoient, lui trouvoient un air contraint & en-

ennuyé, & jugeoient à sa physionomie, que la Princesse en place, étoit celle qui lui plaisoit le moins. Leur seule vanité leur faisoit cependant former ces conjectures, & les manieres de Tanzaï, quoique son cœur se fût déja déterminé, étant les mêmes pour toutes, devoit les laisser là-dessus dans une irrésolution où il feignoit d'être encore plongé lui-même.

CHAPITRE III.

Amours du Prince: Sagesse inouïe de Néadarné.

ONze semaines s'étoient déja passées, & la Princesse

cesse qui échut à Tanzaï pour la derniere, étoit celle pour qui, mais en secret, son cœur s'étoit déclaré. De quelque circonspection qu'il eût usé, son amour étoit su de la Princesse; celui qu'elle se sentoit elle-même l'avoit éclairée sur les sentimens de Tanzaï, & leurs yeux s'étoient mille fois déclaré leur tendresse, avant que leur bouche en eût prononcé l'aveu.

Tanzaï n'auroit pu faire un plus beau choix. Le soin que toutes les Princesses prenoient de l'imiter, la jalousie qu'elles avoient contre elle, prouvoit assez son mérite: il l'avoit lui-même remarqué dès le premier jour; mais contraint par une loi qu'il s'étoit imposée, il avoit fallu qu'il attendît que le

le fort l'approchât d'elle. Enfin cet inſtant heureux venoit d'arriver. Preſſez tous deux de s'expliquer ce qu'ils ſentoient, de ſavoir s'ils ne s'étoient point mépris à leurs regards, de jouïr pour la premiere fois du bonheur ſuprême de s'aimer ſans contrainte, ils ne pûrent diſſimuler leur joye.

Néadarné (c'eſt ainſi que s'appelloit la Princeſſe) juſtifioit les deſirs de Tanzaï. C'étoit une Brune qui poſſedoit, avec les agrémens particuliers aux femmes de cette couleur, ceux qu'on admire dans les Blondes. Ses yeux noirs étoient extrêmement vifs ; mais depuis qu'elle avoit vu le Prince, une tendre langueur en paroiſſoit moderer l'éclat. Sa bouche

che, qui ne s'ouvroit jamais que pour dire les choſes les plus brillantes, ou les plus ſenſées, étoit agréablement coupée, & ornée des plus belles dents du monde. Sa taille haute, droite, & majeſtueuſe, étoit en même tems noble, & libre. Ses jambes & ſes mains, tournées par les Graces, donnoient ſur tout le reſte, les préjugés les plus avantageux. Toutes ſes actions, tous ſes diſcours avoient une grace inexprimable; elle n'avoit recours, pour plaire, ſoit pour ſa figure, ſoit pour ſon eſprit, ni à cette pétulance affectée, qui eſt toujours aux dépens de la raiſon, & de la bienſéance; ni à ces mots entortillés, & à ce fade jargon qui devroient être par-tout auſſi mépri-

méprisés, qu'ils sont ridicules. Quelle ame insensible ne se fût émue à cet objet!

Tanzaï ne vit pas plutôt paroître le jour qui lui permettoit de parler à sa Princesse, que pressé par les mouvemens de son cœur, il alla attendre sous ses fenêtres l'instant où il pourroit la voir.

Néadarné aussi inquiete que lui, s'éveilla aussi de meilleure heure que de coutume. Le premier bruit qui frappa ses oreilles, fut celui que Tanzaï faisoit en chantant amoureusement des Impromptu qu'il composoit sur sa passion. Elle se leva précipitamment: mais craignant que la décence ne fût blessée si elle paroissoit à la fenêtre, & ne voulant pas d'un autre côté qu'el-

le lui fit perdre l'occasion de parler au Prince, elle fit faire tant de bruit dans son appartement, que Tanzaï jugea qu'elle étoit éveillée, & se présenta pour entrer. Néadarné qui ne l'avoit vu auprès de ses Rivales commencer la journée que le plus tard qu'il pouvoit, augura bien de ce commencement. Le Prince l'aborda avec ce trouble, & cet égarement qu'on n'éprouve qu'auprès de ce qu'on aime avec transport. Les femmes de la Princesse s'étoient retirées. Comment s'y seroit-elle opposée? la loi le vouloit.

Demeuré seul avec elle, il n'en fut d'abord que plus timide: longtems ses yeux seuls parlerent de son amour, & la Princesse les entendit mieux

mieux qu'elle n'auroit entendu ces discours impertinens & doux, que la sotise des hommes, & la coquetterie des femmes ont depuis imaginés. Ce silence devoit pourtant cesser: on admire quelque tems, mais enfin on parle de ce qu'on admire; & ce que la Princesse montroit d'appas aux yeux de Tanzaï, lui offroit une source intarissable de plaisirs & de louanges. Il se détermina. Puis-je espérer, lui dit-il en bégayant, & avec une contenance mal-assurée, que vous ne vous méprendrez pas à mes soins, & que vous aurez assez de bonté pour y répondre? Ah Seigneur! lui répondit-elle, s'ils sont sinceres, que ne devez-vous pas en attendre? S'ils le sont? ma

Princeſſe ! ah que ce doute nous eſt injurieux! En achevant ces paroles, il s'étoit jetté aux genoux de Néadarné, qui contente de ſon Amant, l'écoutoit avec cette complaiſance que donne l'envie d'être perſuadée. Eh-bièn ! je vous crois, cher Prince, lui dit-elle tendrement; & comment, avec l'amour dont je brûle pour vous, ne vous croirois-je pas? Recevez, ajouta-t-elle en lui tendant la main, les aſſurances de ma paſſion, parlez-moi ſans ceſſe de la vôtre ; quel bonheur pour moi de vous aimer éternellement!

Tanzaï, accablé de l'excès de ſes plaiſirs, baiſoit la main de ſa Princeſſe. Avec quel tranſport ne lui parla-t-il pas de la premiere impreſſion que ſa

sa vue avoit faite sur lui? du dégoût qu'il avoit conçu pour ses rivales? de la peine qu'il avoit eue à se contraindre? de son impatience? combien de sermens d'aimer toujours; que d'amour éclatoit dans ses yeux! Que la Princesse qui attachoit sur eux ses regards avides, y lisoit, & y puisoit de tendresse! Tous deux troublés, tous deux enivrés de délices, ne sentoient plus que leurs desirs.

Tanzaï aimé par tant de Beautés, sûr d'être aimé, voulut profiter du desordre où il voyoit Néadarné. Il commença par un soupir qu'il acheva sur ses levres, où l'Amour lui-même le porta: elle auroit assurément voulu s'en défendre, mais il est douteux

qu'en pareille occasion on ait toutes les forces qu'on pourroit avoir. Un Amant à qui l'on craint de déplaire, & qui n'a pas la même peur, est plus fort par votre foiblesse, que vous n'êtes foible par sa force. Quoi qu'il en puisse être, le Prince exigea qu'elle lui confirmât le baiser qu'il avoit pris; la vertu ne le vouloit pas; mais l'Amour l'ordonnoit, & il semble que l'une n'ait été imaginée que pour être sans cesse sacrifiée à l'autre. Plus on a, plus on veut avoir; un desir satisfait en fait naitre un autre dans le cœur d'un Amant: sur ce qu'on lui permet, il voit ce qu'on peut encore lui permettre.

La Princesse étoit dans un de ces deshabillés si négligés,

que par la faute d'une épingle qui vient à sauter, on expose plus de choses, qu'on n'en défendoit auparavant: une tunique qui s'ouvrit fit voir au Prince une gorge d'une forme si admirable, & d'une blancheur si éclatante, qu'il ne put assez se contenir pour ne pas avoir l'envie de perdre encore le respect. Néadarné avoit si longtems combattu pour un simple baiser, qu'il jugea que la moindre permission qu'il lui demanderoit sur ce nouvel objet qu'il découvroit, lui feroit sévèrement refusée. Résolu donc de ne devoir ce nouveau plaisir qu'à lui-même, il y porta les mains, puis la bouche: puis la Princesse & lui, ne disant mot, ne se regardant plus, ne re-

vinrent de leur saisissement que pour recommencer à s'y remettre. Qu'auroit-elle fait? elle avoit de la vertu; mais dans une situation aussi embarrassante, tout ce que peut une femme vertueuse est moins de mettre un frein aux transports d'un Amant, que de se souvenir qu'elle doit le faire.

La réflexion est alors d'une foible ressource, s'il est vrai encore qu'elle puisse naitre dans le sein du plaisir. Vient-elle après, de quoi a-t-elle sauvé? La Princesse se trouvoit plongée dans un égarement d'autant plus dangereux pour elle, que c'étoit la premiere fois qu'elle l'éprouvoit, & que faute d'expérience, elle ne pouvoit le combattre. La violence des desirs du

Prin-

Prince commençoit cependant à l'effrayer, & elle le repoussa doucement; mais étoit-il en état de rien comprendre? Dans ce mouvement, sa jarretiere, peut-être mal attachée, tomba. Tanzaï, poli naturellement, & en qui l'amour augmentoit le savoir-vivre, s'offrit respectueusement à la placer. Le lui refuser, c'étoit lui faire croire cette faveur d'une grande conséquence, & lui donner plus d'envie de la ravir: elle y consentit donc, n'ayant pas le tems de mieux faire. Lui, qui n'avoit jamais mis de jarretieres à quelque Dame que ce fût, ne sachant où communément on les plaçoit, & d'ailleurs troublé au point, quand il l'auroit su, de ne s'en pas souvenir, mit si maladroi-

tement celle de la Princeſſe, que pour le coup un cri lui échappa. Ses femmes venant à ſa voix, le Prince fut contraint de ſe retirer. On demanda à la Princeſſe ce qui l'avoit obligée de crier. Le moyen de le dire? Les Princeſſes font ce qu'elles veulent: elle ne répondit rien, & l'on en crut tout ce qu'on voulut. Elle jugea à propos cependant de prendre des meſures contre les emportemens de Tanzaï: elle ordonna à ſes femmes en ſoupirant de ne la plus laiſſer ſeule avec lui, quelque choſe que la Loi qu'il avoit impoſée en ſouffrît; & réſolut par vertu, de prendre contre Tanzaï toutes les précautions que beaucoup d'autres femmes, après une fem-

ſemblable avanture, ne prennent contre leurs Amans que par coquetterie.

CHAPITRE IV.

Choix de Tanzaï: Préſent de l'Ecumoire.

CEux qui ne connoiſſent que la Nature & ſes mouvemens, croiront que ſi le Prince fut fâché de ſe retirer, la Princeſſe ne le fut pas moins de le voir ſortir; peut-être même penſeront-ils qu'elle ſe reprocha d'avoir crié aſſez haut pour qu'on l'entendît de ſon antichambre. Ceux qui portent leurs réflexions plus loin, diront que ſa vertu cou-

roit trop de risques dans cette occasion, pour qu'elle pût voir avec chagrin le départ du Prince, & pour ne se pas reprocher de n'avoir pas crié assez tôt. Tel est le malheur des Héros dont on transmet l'Histoire à la postérité. Le Lecteur les juge bien moins sur ce qu'ils auroient dû faire dans le cas où ils paroissent à ses yeux, que sur ce qu'il pense qu'ils auroient pu faire : il se met de sang-froid à leur place, & dépouillé des passions qui les animoient, les absout ou les condamne, suivant le succès de leurs entreprises ; & n'examine point si les circonstances leur permettoient le tems de déliberer, ou si leurs mouvemens leur laissoient seulement celui d'entrevoir la ré-

réflexion. Entre les perſonnes qui liſent, il en eſt peu qui diſcutent les faits avec jugement, & la plus grande partie de celles qui en ſont capables, s'en acquittent ſouvent avec injuſtice. On ne manquera donc pas ici de raiſonner, bien ou mal, ſur Néadarné. Quoi qu'on en diſe, qu'elle ait crié trop tôt, ou trop tard, il eſt ſûr qu'elle a crié; & que bien des femmes en pareille occaſion, s'en tiennent à la menace, ou ne l'effectuent que plus tard, & plus bas, que la Princeſſe.

Elle n'étoit pas encore bien revenue de la frayeur que la vivacité du Prince lui avoit cauſée, lorſqu'il revint lui annoncer qu'il ſortoit du Conſeil, où il avoit déclaré ſon

choix. Enfin, divine Princesse, lui dit-il, vous allez être à moi: mon amour est trop violent pour s'assujettir aux Loix qu'une prudence timide, & aujourd'hui hors de saison, m'avoit fait croire nécessaires. On renvoye dès aujourd'hui les Princesses qui prétendoient à ma main. J'abrege mes chagrins, de cette cruelle semaine qui devoit me déterminer: je n'ai plus à voir des objets que vous me rendez odieux; tout se prépare pour mon bonheur, & rien desormais ne peut plus le reculer, puisque vous consentez à le faire. Ah! Tanzaï, s'écria-t-elle, pourquoi ne parlez-vous que de votre félicité? Oubliez-vous que vous faites la mienne? Le Roi, qui

en ce moment entra chez Néadarné, interrompit la conversation. Il venoit marquer à la Princesse combien le choix que son fils avoit fait d'elle, lui étoit agréable. Ils réglerent entre eux le jour des Noces du Prince, & on le fixa au commencement de la semaine suivante.

Le Prince auroit bien voulu qu'il eût été moins éloigné, mais ce mariage devoit se faire avec tant de pompe, qu'il falloit attendre ce tems-là pour que tout fût prêt. Toutes ces mesures prises, on annonça au Peuple que Tanzaï prenoit pour épouse Néadarné, fille du grand Roi de Cocapuchullm. Cette alliance lui fut d'autant plus agréable que ce Roi étoit en effet très puis-

puiſſant, que ſes Etats touchoient à la Chéchianée, & que Néadarné en étant l'unique héritiere, ils s'uniſſoient après la mort de ce Prince, ſous Tanzaï, dont les forces devenoient formidables. On donna de grandes louanges au Prince, & l'on attribua à ſa profonde politique, ce qui n'étoit qu'un effet du hazard, & de l'amour. Ce que le Peuple avoit pris ſi bien, ne le fut pas de même par les Princeſſes: leur chagrin fut exceſſif, & il n'y en eut pas une qui n'en eût pendant huit jours la migraine, & les yeux battus. Quelques Auteurs de ce tems-là avancent même (ce qu'on peut cependant ne pas croire) que la douleur de ces Princeſſes, & leur

leur amour pour Tanzaï, allerent ſi loin, qu'il n'y en eut pas une qui ne lui fît propoſer ſous-main un accommodement. Epris comme il l'étoit de Néadarné, il y a peu d'apparence qu'il eût voulu y entendre ; peut-être même ce fait n'eſt-il pas vrai : ce qui eſt conſtant, c'eſt que ſa ſenſibilité pour leur deſeſpoir, ne lui fit pas changer de réſolution. Au milieu de tant de joye, des réflexions triſtes ſur les menaces de Barbacela, ſe firent ſentir à Tanzaï. Il conſidera que, ſans la conſulter, il avoit non-ſeulement choiſi, mais même annoncé ſon mariage à tout le monde avant de lui en faire part. Il craignit qu'elle ne le punît, en ceſſant de le proteger, du peu d'égards

gards qu'il avoit eus pour elle. Il étoit occupé de ces idées, lorsqu'on vint l'avertir que la Fée étoit arrivée. Quoique cette nouvelle le troublât, il alla la trouver chez le Roi. Je ne vous fais point de reproches sur le choix que vous avez fait, lui dit-elle, il eſt conforme à mes intentions: mais je ſouhaiterois que vous n'allaſſiez pas plus loin, & que vous attendiſſiez auprès de Néadarné, que vous puſſiez la poſſeder ſans riſque. Le Deſtin ne vous menace d'évenemens fâcheux, qu'en cas que vous vous engagiez à l'hymen avant votre vingtieme année accomplie, & vous pourriez. . . . . Je ſais, Etre céleſte, interrompit Tanzaï, ce que votre prudence, & votre

votre bonté vont me conseiller ; mais je ne puis attendre. Si je ne possede pas bientôt Néadarnè, je meurs. Quelque affreux que puissent être les coups que le *Destin* me réserve, ils me le seront moins que le plus léger retardement. Je ne puis d'ailleurs imaginer pourquoi le Destin est fâché que je me marie avant vingt ans, & je ne saurois croire qu'un événement qui lui importe aussi peu que celui-là, le détermine à me persécuter. Mon fils, répondit la Fée, ma science peut bien aller jusques à prévoir les ordres du Destin, mais la cause m'en est toujours inconnue. Vous devez cependant penser qu'il a ses raisons, & obeïr sans les chercher: c'étoit ce que j'attendois de vous

vous, ſans l'eſperer. Vos malheurs ne ſeront que trop réels; il eſt cependant encore, malgré votre mariage, un moyen de les éviter: le voici.

La Fée, à ces mots, tira de deſſous ſa robe une écumoire d'or de trois pieds de long, & dont le manche rond étoit de trois pouces de diametre; le manche étoit percé, & le trou n'étoit que comme il le falloit pour qu'une chaine de pierreries le traverſât. Quel eſt ce Bijou? demanda le Prince. C'eſt, reprit la Fée, ce que mon amitié vous réſerve; & voici l'uſage que vous en devez faire.

Le jour de vos Noces, vous trouverez auprès du Temple une petite Vieille: ſaiſiſſez-vous-en, & quelque réſiſtance qu'elle

qu'elle vous faſſe, de quelque priere qu'elle uſe, enfoncez lui, ſans pitié, le manche de cette écumoire dans la bouche. Mais, Alteſſe Ethérée, dit le Prince, où trouverai-je une bouche à qui ce manche puiſſe convenir ? Cette inquiétude n'eſt pas faite pour vous, reprit la Fée : auſſi ne vous dis-je pas que la Vieille ne ſouffre pas à ſoutenir cette opération. Ce n'eſt pas tout. Dans l'inſtant que vous aurez retiré le manche de la bouche de cette Vieille, vous irez le porter au Grand-Prêtre, à qui vous ferez la même choſe. Le Grand-Prêtre ! s'écria le Roi ; il n'y conſentira jamais : avaler le manche d'une écumoire ! Je ne ſai, reprit le Prince, ce qu'il fera ; mais à ſa place, au-

aucune puiſſance ne m'y forceroit. C'eſt cependant ce qu'il faut tâcher qu'il faſſe, dit la Fée, non par la violence, mais par la perſuaſion & les moyens les plus doux que vous pourrez employer. Elle ſeroit pourtant plus ſûre, reprit Tanzaï, que tout ce que vous dites. Mais ſuppoſons qu'il y conſente, à quoi cela me ſervira-t-il ? A détourner, répondit la Fée, les malheurs qui vous menacent. Et ſuppoſons à préſent qu'il n'y conſente pas ? reprit encore Tanzaï. En ce cas, dit la Fée, il faudroit ne pas achever votre mariage, ou vous ſoumettre à tout ce qui doit vous arriver de funeſte. Oh! en ce cas-là auſſi, reprit-il, le Grand-Prêtre avalera l'écumoire. Je vous

ai

ai dit, répondit-elle, qu'il ne faut point que ce soit par violence. Mais, de bonne foi, dit Tanzaï, croyez-vous qu'un homme à qui l'on fera une pareille proposition, puisse l'accepter ? Ce manche est d'une grosseur si monstrueuse qu'il n'y a point de bouche si énorme, où il ne trouvât encore à fendre. Mais s'il m'est défendu, ajouta-t-il, d'user de violence, j'y puis employer l'adresse. Soit, dit la Fée; mais souvenez-vous de ce que je vous recommande ; tenez la chose secrete ; attachez l'écumoire à votre boutonniere, & soyez sûr que c'est la seule chose qui puisse vous tirer d'embarras. Assurément, reprit le Prince, si le Destin me prépare des maux rares, il faut

avou-

avouer qu'il m'ordonne des remedes bien ſinguliers. Souvenez-vous encore, dit la Fée, s'il vous arrive des choſes deſagréables, de ne pas m'implorer, & que je ne pourrai rien pour vous. La Fée, en achevant ces paroles, diſparut, & laiſſa Céphaès & Tanzaï, l'un dans l'étonnement de l'écumoire, & l'autre dans la réſolution de s'en ſervir de quelque maniere que ce pût être.

CHA-

CHAPITRE V.

Dépit de Roussa Blaffarda; sur quoi fondé : Quelle est la consolation qu'on lui promet, & qui.

LA nouvelle du mariage de Tanzaï fut reçue par les Princesses, en public, avec dédain; en secret, avec douleur. Quand ce coup n'auroit mortifié que leur vanité, il leur auroit toujours été cruel; l'amour qui s'en étoit mêlé, le rendoit insoutenable, & avoit laissé dans leur cœur des mouvemens que le dépit n'effaçoit pas. Le séduisant Prince de la Chéchianée venoit avec tous ses appas se retracer à leur

imagination. L'une relisoit des vers qu'il avoit faits pour elle ; l'autre se rappelloit une conversation qui n'avoit été que galante, mais où elle trouvoit du sentiment ; celle-ci se souvenoit d'un soupir, celle-là d'un regard ; celle qui n'avoit à se souvenir de rien, ne laissoit pas de se souvenir de quelque chose. Toutes en général s'étoient crues préférées, & toutes mouroient de chagrin, tant d'avoir manqué Tanzaï pour époux, que d'une autre injure plus récente encore, & sans doute bien piquante pour elles, puisqu'elles n'osoient pas s'en plaindre.

Entre celles qui se distinguoient par leur fureur, étoit l'altiere Roussa Blaffarda, Souveraine de l'Isle Métiffao.

C'é-

C'étoit la moins belle, & la plus fiere de ces Princesses; elle avoit en présomption, tout ce qui lui manquoit en agrémens. Un air dédaigneux répandu sur son visage, en rendoit les charmes inutiles. Elle se croyoit de l'esprit, & quoiqu'en effet elle n'en manquât pas, il étoit si dur & si dénué de graces, qu'on ne pouvoit l'entendre parler sans être rebuté de la secheresse de ses expressions, & de la rudesse de ses idées. Sa taille étoit aussi gauche que son esprit; elle ne faisoit pas un geste qui ne déplût, pas une mine qui ne fût une grimace. Elle étoit à la vérité d'une blancheur éclatante; mais cette beauté étoit payée par une couleur de cheveux qui n'étoit pas du goût

de tout le monde. Auſſi avoit-elle un ſouverain mépris pour les brunes, & trouvoit-elle les blondes trop fades. Au reſte elle étoit cruelle, vindicative, ſcélérate & perfide. Telle que l'Hiſtoire nous la donne, elle s'étoit flattée que Tanzaï l'aimoit. On n'a jamais bien ſu ſur quoi elle ſe l'étoit imaginée; il y a apparence que ſa vanité, plutôt que les ſoins du Prince, lui avoient fait naitre cette idée; mais elle s'y étoit ſi bien accoutumée, qu'elle regarda ſon amour pour Néadarné, comme une infidélité qu'il lui faiſoit. Ce qui la deſeſperoit le plus, étoit d'avoir aſſez compté ſur ſes charmes, pour avoir refuſé le ſecours d'une vieille Fée ſa nourrice, & ſon conſeil, qui

étoit venue à Chéchian avec elle, & qui lui avoit promis de fixer pour elle les vœux de Tanzaï. L'ambitieuſe Princeſſe, déchue de ſes eſperances, fut obligée d'avoir recours à elle. Vous entendez, *lui* dit-elle en frémiſſant de rage, vous entendez les cris de joye de ce peuple, & je ne ſuis pas vengée! Le perfide Tanzaï, & mon odieuſe rivale, triomphent; ma douleur ſans doute augmente leurs plaiſirs. Ah! verrez-vous avec tranquillité une Fête qui tous deux nous deshonore? Mon injure n'eſt-elle pas la vôtre? Depuis quand nos interêts ſont-ils ſéparés? On m'outrage! que dis-je? on me porte uu coup mortel, & mes yeux n'ont pas encore vu couler le ſang de l'ingrat qui

me trahit ! Ma rivale ne gémit pas encore dans l'horreur des supplices ! Toute la Nature n'est pas armée pour ma vengeance ! Vous ! qui d'un seul mot, confondez les Elémens : Vous ! que j'ai vu, pour de moindres forfaits, prête à replonger le Monde dans le cahos : Parlez, qui vous retient ? Ce pouvoir formidable qui fait trembler toute la Terre, cesse-t-il seulement pour moi ? L'ingrat n'a pu m'aimer, & il respire ! Ah ma Mere ! vous ne m'aimez plus : Ma douleur vous auroit touchée, animée de la même fureur que moi. Le perfide, ma rivale, ce Peuple que je hais, seroient vainement cherchés dans l'Univers. Ah ma Mere ! m'abandonnez-vous ?

Que

Que votre douleur est injuste, ma Fille! répondit la Fée. Croyez-vous, si je le pouvois, que je ne vous eusse pas vengée au-delà même de vos desirs? Mais un pouvoir plus fort que le mien m'empêche d'attenter aux jours du traitre Tanzaï. Barbacela devant qui tout tremble, & qui me fait moi-même obeïr, protege ce couple odieux que votre haine voudroit accabler. Invisible auprès d'eux, elle les sauveroit de mes coups, & rien ne pourroit me soustraire à sa vengeance. Mais si je ne puis rien contre leur vie, je puis du moins empoisonner le bonheur dont ils croyent jouïr, & vous épargner le funeste spectacle de leurs plaisirs. Je vous aurois fait préférer à vo-

tre rivale, ſi vous l'aviez voulu ; mais puiſque ce mal ne peut pas ſe réparer, ſoyez ſure que je les punirai de vos peines, & que ne pouvant vous rendre heureuſe, je les rendrai du moins auſſi à plaindre que vous. Le jour fatal de leurs Noces approche, vous apprendrez bientôt quel ſera le genre de leurs peines. Rouſſa, contente des aſſurances que la Fée lui donnoit de la venger, ſentit ſon cœur cruel moins agité; & réſolue de diſſimuler ſon reſſentiment, attendit avec impatience une journée qui devenoit moins affreuſe pour elle, depuis qu'elle ſe flattoit d'y voir éclater ſa vengeance.

CHA-

CHAPITRE VI.

Jour des Noces: Toilette de Néadarné.

IL étoit enfin arrivé, ce jour marqué pour tant de joye; la plus brillante Aurore venoit de l'annoncer; un Ciel pur & ferain fembloit témoigner aux Chéchianiens que leur Divinité s'intereffoit aux plaifirs de leur Prince. Le Singe confacré, augufte Protecteur du Païs, avoit fait trois fois la culebute fur fon pied-d'eftal: à la vérité, il l'avoit faite du pied gauche; mais loin de prendre garde à ce pronoftic, tout fâcheux qu'il étoit par lui-même, on crut

que c'étoit par inadvertence que le grand Singe, qui avoit toujours eu des bontés particulieres pour le Prince, avoit fait sa culebute de travers. Ce qui le faisoit penser aux Sacrificateurs les plus superstitieux, n'étoit pas sans fondement. Le Soleil paroissoit sans aucun nuage: depuis huit jours, quoiqu'alors dans une saison orageuse, le Tonnerre ne s'étoit point fait entendre: le mois dans lequel se faisoit cette Alliance desirée, étoit le plus heureux de l'année: & le Roi se trouvoit parfaitement guéri de son rhumatisme; ce qui, selon une vieille prédiction, ne devoit arriver que lorsque son Fils feroit un Mariage fortuné.

Déja les grandes Vielles en-

enchantoient le Peuple par leur harmonie, les rues ornées de feuillages & de fleurs, les habitans vétus d'habits superbes, la Milice sous les armes, commençoient à donner aux Spectateurs une idée pompeuse des Fêtes de ce jour; le Temple retentissoit des vœux que les Sacrificateurs y formoient pour leurs Souverains. Tout étoit prèt enfin, lorsque Tanzaï, transporté d'amour & de joye, alla éveiller la Princesse. Elle l'attendoit dans son lit. Lorsqu'elle le vit arriver, une modeste rougeur peignit son visage; elle voulut lui faire un compliment, mais l'Amour faisant expirer sa voix sur ses levres, elle ne put dire que, Ah Prince! ah cher Prince! Tanzaï aussi dé-

concerté qu'elle, ne put lui rien répondre. L'Etiquette des Rois de Chéchianée étoit, que le jour de leurs Noces ils habilloient ſeuls la Reine future: mais il leur étoit en même tems défendu de la part du grand Singe, de s'abandonner aux deſirs que leur pouvoit cauſer les agrémens qu'ils découvroient. La Princeſſe, qu'on avoit inſtruite des Coutumes du Païs, vit ſans s'étonner ſes femmes ſortir de ſon Apartement.

Tanzaï ne fut pas plutôt ſeul avec elle, qu'il profita, malgré la modeſtie de la Princeſſe, de la commodité de l'Etiquette. Ce ne fut pas ſans peine qu'il obtint la permiſſion de tirer de ſon lit cette beauté dont il étoit idolâtre: elle

elle diſputa longtems, & en perſonne bien née, les prétentions du Prince. Malgré les précautions qu'elle avoit priſes pour dérober à ſon Amant des charmes qu'elle devoit le ſoir même *lui* abandonner, elle ne put empêcher qu'il ne la vît dans ce deſordre où ſe met néceſſairement quelqu'un qui ſe retourne ſouvent dans ſon lit.

Quel objet pour Tanzaï! & que les ordres du Singe alloient être mal exécutés, ſi la religieuſe Néadarné n'eût arrêté ſes emportemens. Les gens qui ont aimé, aſſurent que c'eſt un ſupplice beaucoup plus grand pour un homme amoureux de voir des beautés dont on ne lui permet pas l'uſage, que de n'en pas voir du

tout. Si cela eſt vrai, le Prince ſe trouvoit dans une ſituation gênante. Néadarné, qui ſe ſouvenoit de ce qu'avoit penſé cauſer ſa jarretiere, éludoit l'Etiquette tant qu'elle pouvoit, & ne ſe fut pas plutôt apperçue que les yeux de Tanzaï cherchoient autre choſe que les ſiens, qu'elle répara promptement ce qu'une trop grande précipitation à tout voiler avoit laiſſé à découvert. Il ſeroit fâcheux pour elle qu'on imaginât qu'il y avoit de l'artifice de ſa part dans cette occurence : dans ces tems-là, peut-être, on connoiſſoit moins qu'aujourd'hui en amour, l'art de faire naitre des deſirs qu'on ne vouloit pas ſatisfaire. Les femmes même ont bien pu ne le

le mettre en pratique que par néceſſité, & les Amans d'autrefois pouvoient n'avoir pas beſoin d'un manège qui manque encore bien ſouvent ſur ceux d'à *préſent*. Au reſte, il eſt prouvé que Néadarné étoit aſſez vivement aimée du Prince, pour n'avoir pas à ſe ſervir avec lui de cette coqueterie. Il pouſſa un cri affreux, lorſqu'il vit la cruelle modeſtie de Néadarné lui enlever d'un ſeul coup tant de plaiſirs. Ah barbare! s'écria-t-il. Helas, Prince, répondit-elle, & le Singe? Si vous m'aimiez, reprit-il, ne l'auriez-vous pas oublié? Et c'eſt parce que je vous aime, dit-elle, que ſes menaces me ſont toujours préſentes.

Tanzaï, en ſoupirant, la preſ-

pressa alors d'entrer au bain ; mais ils contesterent encore sur la façon dont elle y devoit être. L'opiniâtreté du Prince fut obligée de cèder à la vertu de Néadarné. Il s'agissoit cependant d'une tunique de bain que pendant longtems il n'avoit pas cru nécessaire, & qu'il voulut mettre lui-même, quand il fut convaincu de sa nécessité. La Princesse y consentit, persuadée, que cela se pouvoit faire avec décence ; & en effet il n'y a rien à craindre, quand ce n'est pas un Amant qu'on charge de cette fonction. Néadarné avoit cru en être quitte pour cette complaisance ; mais quand le Prince eut apporté la tunique, une autre contestation s'éleva encore. Il vouloit.....

Que ne vouloit-il pas! toutes choſes qui allarmoient la pudeur de la Princeſſe, & auxquelles aſſurément elle n'auroit pas conſenti, ſi elle avoit eu le tems de diſputer. Il put donc jouïr de la vue de preſque tous les charmes de la Princeſſe, & ne pouvant ni ſe contenir tout-à-fait, ni s'abandonner abſolument à ſon deſordre, il ſe contenta de l'accabler de ces careſſes, que l'amour ne fait jamais avec plus de fureur, que quand on ne lui permet pas d'aller plus loin. Après, il la mit dans le bain, mais lentement, & ne pouvant ſe laſſer de l'admirer, & de la tenir. A peine y futelle, qu'il murmura de ce que l'eau qui l'environnoit, toute claire qu'elle étoit, ne l'étoit point

point assez. On ne sauroit compter toutes les propositions qu'il lui fit, tous les écarts où il tomba; enfin jamais bain ne fut pris d'une façon moins tranquille. Elle en sortit pourtant, mal baignée; mais convaincue qu'elle étoit éperdument aimée. Le Prince enfin, après bien des peines, parvint à la mettre en état de sortir du Palais. Elle n'avoit jamais été coîffée plus irrégulierement que ce jour-là, mais c'étoit l'amour qui y avoit mis la main; & on sait assez que quand il se trouve à une toilette, l'arrangement n'est pas de son ressort, ou qu'il n'est pas bien violent quand il n'est pas bien mal-adroit.

CHAPITRE VII.

Suite du jour des Noces, essai de l'écumoire: Colére, & refus de Saugrénutio.

LE bruit des trompettes & des clairons annonça au Peuple qu'il alloit voir ses Maitres. Néadarné conduite par le Prince, parut enfin. Ce qui venoit de se passer à cette toilette si pénible, lui avoit laissé une rougeur qui augmentoit sa beauté, & les desirs de Tanzaï. Le Roi monta avec eux dans le même char. Le Prince étoit ce jour-là magnifiquement vêtu, & sa superbe écumoire passée en baudrier, attachée en-haut par

par une chaine de pierreries, & ſoutenue par une agraffe de même eſpece, relevoit infiniment ſa bonne mine.

Néadarné, ainſi que tout le monde, avoit toujours été ſurpriſe du cas qu'il faiſoit de cet Inſtrument, & perſonne n'en ſachant la propriété, l'avoit attribué à ces fantaiſies qui prennent quelquefois aux Princes, qu'ils ne ſe ſoucient pas de juſtifier, & dont on n'oſe leur demander compte. Il n'y avoit pas un Courtiſan à qui cette écumoire n'eût paru ridicule, & qui n'eût voulu cependant en avoir de pareilles; & ſans le Prince qui les défendit, bientôt on n'auroit vu que cela à la Cour. Néadarné, réſolue enfin de percer un myſtere qui inquiétoit depuis

puis longtems ſa curioſité, crut avoir trouvé le moment favorable pour ſe ſatisfaire. Source de ma joye, dit-elle au Prince en le regardant tendrement, ne me direz-vous jamais ce que veut dire cette écumoire? Princeſſe, lui répondit-il gravement, c'eſt ce qui doit décider du bonheur de notre vie. Cette écumoire! reprit-elle; que peut-elle avoir de commun avec nous? Vous en allez être inſtruite, répondit-il, & vos yeux feront peut-être témoins des événemens les plus ſinguliers. En achevant ces paroles, ils arriverent au Temple. Le Grand-Prêtre, à la tête de tous les Sacrificateurs, les y attendoit. Cet homme, qu'il eſt important de connoitre, moins atta-

attaché au culte de ſa Divinité qu'à ſes interêts perſonnels, n'étoit parvenu à la place qu'il occupoit, qu'à force d'intrigues, & de ſoupleſſes. Peu eſtimé, mais craint, il ſe ſervoit ſouvent d'un pouvoir que la Religion rendoit abſolu, pour combattre les volontés du Roi même. Il étoit encore jeune, & d'une figure agréable qui lui avoit peut-être plus ſervi à la Cour, que toutes ſes cabales. Mauvais Théologien, mais ſéduiſant auprès des femmes, rempliſſant mal les devoirs de ſon état pour vaquer trop bien à ceux qu'il s'impoſoit avec elles, il avoit, ſelon le bruit public, paſſé de l'apartement d'une Princeſſe au Pontificat de Chéchian. Curieux dans ſes habits juſqu'à la

plus

plus excessive propreté; précieux dans ses discours, composé dans ses manieres, somptueux en équipages, délicat dans son luxe, aimant la table, asservi à toutes les passions, Courtisan adroit, Prêtre impérieux, bon Chansonnier, Conteur plaisant, on avoit de lui cent bonnes Epigrammes; quant aux Homélies, il les laissoit à son Secretaire. Il étoit vain, & aimoit à passer pour homme à bonnes fortunes; & se piquoit par dessus tout, d'avoir la bouche & les dents d'une beauté singuliere. Tel étoit le personnage qui attendoit le Prince.

La premiere chose que fit Tanzaï en mettant pied à terre, fut de chercher s'il ne découvriroit pas la Vieille dont Bar-

Barbacela lui avoit parlé. Il l'apperçut enfin, qui cachée derriere les Gardes, faisoit son possible pour lui échaper; il courut à elle. Quelle fut sa surprise, quand il reconnut la nourrice de Roussa! Il ne l'en retint pas moins; mais croyant qu'il falloit adoucir par un compliment, la violence qu'il alloit lui faire: C'est avec un regret sensible, lui dit-il, que je me vois forcé d'exécuter sur vous les ordres qui m'ont été prescrits: Vous m'obligeriez beaucoup, ma bonne, si vous vous prêtiez de bonne grace à ce que je vais exiger de vous. Et de quoi s'agit-il donc? demanda la Vieille. Au fond, c'est une bagatelle, reprit le Prince: vous voyez le manche de cette

te Ecumoire, il faut permettre que je vous l'enfonce dans la bouche. A moi, barbare! s'écria-t-elle. Point d'injures, reprit-il avec dignité, il le faut; & puisque vous répondez si mal à mes bontés, nous allons voir. Qu'on la saisisse, ajouta-t-il. Alors la Vieille entre les mains des Gardes, fut forcée de cèder aux volontés du Prince. Quoiqu'avec la bouche qu'elle avoit, elle eût moins à craindre qu'une autre, le manche étoit d'une grosseur si prodigieuse qu'elle ne put le regarder sans effroi. Tanzaï s'approcha, & malgré la colere de la Vieille, s'apprêta à lui faire subir ce nouveau genre de supplice. Quelque dextérité qu'il employât à cette opération, quelque

énorme que fût la bouche à qui il avoit affaire, il ne put si bien s'y prendre qu'il ne cassât à la Vieille les deux seules dents qui lui fussent restées. La moitié des assistans rioit, l'autre plaignoit la victime, tous enfin ignoroient pourquoi le Prince se portoit à cette violence. Le Grand-Prêtre, sur-tout, étoit surpris qu'il se passât à la porte du Temple une chose qui lui paroissoit indécente; il en murmuroit tout haut: mais il fut bien plus scandalisé quand Zélès ayant retiré le manche, courut avec promptitude le lui porter: Allons, lui dit-il, que votre Révérence se dépêche, tout dépend de sa diligence. Quoi? dit Saugrénutio. Je dis, repliqua le Prin-

Prince, que votre Révérence doit lecher ce manche.

Lecher ce manche! dit le Prêtre: moi? un Pontife! vous n'avez pas espéré, sans doute, que j'accepterois cette proposition. Je vous assure que si, reprit Tanzaï, & j'ai assez compté sur vous pour croire que vous ne desobeiriez pas quand vous sauriez que mon bonheur est attaché à cette cérémonie; j'attendois de vous plus de complaisance. Mais parbleu, Monseigneur, reprit Saugrénutio, Votre Altesse n'y songe pas; outre l'honneur que je crois interessé à ne pas obeïr, il faudroit, & n'avoir point vu la bouche d'où sort ce manche, & n'en avoir point à conserver, pour se soumettre à ce

 que

que vous exigez. D'ailleurs, ſi malgré la largeur de la bouche de cette Vieille, le manche n'a pu y entrer ſans lui caſſer les dents, que ne me feroit-il pas à moi qui les ai toutes? en un mot, je n'en ferai rien. Vous le ferez, répondit le Prince en colere; mon ſalut y eſt attaché, ajouta-t-il en ſecouant ſa terrible Ecumoire, & je ne prétens pas que votre ſotte répugnance me le coute. Jour-de-Dieu! s'écria Saugrénutio, ſi Votre Alteſſe m'approche, je lui perdrai le reſpect.

Tanzaï, pour punir ces inſolentes paroles, voulut lui donner du manche ſur les oreilles: mais Saugrénutio s'étant jetté au milieu des Sacrificateurs, ſembloit l'attendre

de

de pied-ferme. Le Peuple toujours ſuperſtitieux, prenoit parti pour le Prêtre; la Cour toujours flateuſe, ſe rangeoit auprès du Prince; tout annonçoit la Guerre: lorsque Tanzaï adreſſant la parole au Peuple, lui raconta de point en point l'origine de l'Ecumoire, l'ordre qu'il avoit reçu de Barbacela de l'employer ſur le Grand-Prêtre, comme il l'avoit fait ſur la Vieille, & le beſoin où il ſe trouvoit d'obeïr pour éviter les malheurs dont on l'avoit menacé.

Après que le Prince eut parlé, Saugrénutio demanda audience. Il dit qu'il étoit ſans exemple qu'on eût forcé un Grand-Prêtre, un homme vénérable par ſon état, à com-

commettre une indécence de cette nature : Que fidèle aux devoirs de cet état même, il auroit obeï sans murmurer, si ce manche en avoit fait une partie, ou qu'il eût seulement lu quelque part, qu'aucun Grand-Prêtre, soit dedans, soit dehors la Chéchianée, eût leché le manche d'une Ecumoire, & sur-tout dans la situation où il s'étoit offert à ses yeux : Mais que dis-je ? lèché ! ajouta-t-il : Plût au Ciel ! ô Chéchianiens ! qu'on ne voulut pas porter plus loin la violence ; il s'agit du traitement le plus cruel : ce qu'il en a couté à cette Vieille, annonce ce qu'il m'en couteroit, les dents, & l'honneur. Ventrebleu ! Chéchianiens ! je jure qnand j'y pense :

ſe: le Prince aſſure que c
lui eſt néceſſaire; mais fa
il qu'il achete ſon ſalut de
perte? Non, Meſſieurs,
n'y conſentirai jamais;
s'il prétend m'en parler enc
re, dès à préſent je le char
de la malédiction du gra
Singe, & je n'acheve pas ſ
Mariage.

A cette fatale menace,
Prince pâlit, Néadarné pl
ra, le Roi frémit, le Peu
s'étonna, Saugrénutio ſe c
ma.

Tanzaï preſſé par ſon am
oublia les menaces de la Fé
ne vit que l'horreur de n
tre point uni à ſa Prince
& jura au Grand-Prêtre q
n'attenteroit rien contre
Saugrénutio alors fit ouv
les portes du Temple; &

 jo

joye & la paix ſuccederent à la douleur & au trouble qui venoient de les agiter. Néadarné qui mouroit de peur que ſon Mariage ne fût reculé, deſcendit de ſon Char; & Saugrénutio, rouge encore de colere, les conduiſit devant le grand Singe, en préſence de qui Tanzaï & la Princeſſe devoient former ces nœuds charmans qui les uniſſoient pour jamais l'un à l'autre.

CHAPITRE VIII.

Vengeance de Concombre : Retour au Palais ; ce qu'on y apprend.

LE Mariage alloit se célébrer, lorsqu'on vint avertir le Prince que la Vieille qu'il venoit de maltraiter, demandoit en grace, & comme un dédommagement, d'entrer dans le Temple pour y voir la cérémonie. Il le permit avec d'autant plus de facilité, qu'il vouloit lui faire ses excuses sur ce qui s'étoit passé.

Saugrénutio après avoir dévotieusement encensé le Singe, commença l'Hymne principal, & sans y penser, ouvrit

ſi fort la bouche, que Tanzaï toujours occupé de ſon objet, crut qu'il ne pourroit jamais trouver une plus belle occaſion pour lui enfoncer l'Ecumoire. Dans l'enthouſiaſme où étoit le Grand-Prêtre, il y auroit réuſſi, ſi dans le moment qu'elle étoit preſque ſur ſes levres, la Vieille n'avoit éternué avec tant de force, que Saugrénutio ſortant de ſon extaſe, vit le mauvais tour que le Prince vouloit lui jouer. Il penſa rompre l'Aſſemblée : mais croyant le Prince aſſez puni de voir ſon deſſein ſans effet, il réſolut d'achever la cérémonie.

Il prononça donc tout haut & ſans alteration apparente, les Paroles ſacrées. La Vieille pendant ce tems avoit proferé

à

à voix basse quelques mots barbares ; & Saugrénutio eut à peine fini, que s'élançant légerement en l'air, elle cracha au visage du Prince, & de Néadarné. Souvien-toi, dit-elle à Tanzaï, de ton Ecumoire, & gémis à jamais de la vengeance de la Fée Concombre. A ces mots, elle se perdit aux yeux des Spectateurs. Tous s'épouvanterent de ce prodige ; Néadarné pensa s'en évanouir ; mais le Prince soutint en assez mauvais Physicien, que la Vieille n'avoit disparu que par des secrets qui n'avoient rien que de commun : que quant à ce qu'elle avoit dit de sa vengeance, il n'y avoit pas à s'en effrayer, puisque ni la Princesse, ni lui, n'en portoient pas encore des marques.

On feignit d'être persuadé : mais le Roi lui-même étoit consterné, moins encore des menaces de Concombre, que de ce que le grand Singe n'avoit cessé de se mordre la queue & de se gratter la fesse gauche pendant tout le tems qu'on avoit été à l'Autel.

On sortit du Temple. Le premier soin du Prince fut d'envoyer à l'apartement de Roussa pour savoir si la Vieille n'y seroit pas retournée : il apprit que d'abord qu'elle avoit disparu dans le Temple, on l'avoit vue arriver chez Roussa dans un Char trainé par deux Limaçons ; que cet équipage, qui avoit fendu les airs avec une rapidité surprenante, s'étant abbattu sur le logement de cette Princesse, la Vieille l'avoit

l'avoit enlevée, & qu'elles avoient disparu toutes deux.

Cette fuite chagrina le Roi, qui s'étoit flatté de retenir la Magicienne jusqu'à ce qu'elle eût levé le sort qu'il se doutoit qu'elle avoit jetté sur les deux époux. Il dissimula cependant ce qu'il en pensoit, craignant que de si tristes conjectures n'achevassent de troubler tout-à-fait les plaisirs d'une fête si auguste.

Tanzaï tout rempli de son amour, partageoit peu les inquiétudes de son Pere. Il regardoit sans cesse sa chere Néadarné, avec ces transports pressans que donne l'impatience d'être heureux. La Princesse dans un modeste silence, l'écoutoit avec distraction, & paroissoit s'occuper de choses

importantes. Mais, Princesse, lui demanda-t-il enfin, quelles sont les idées qui vous rendent si rêveuse? Je ne sai, reprit-elle, si je devrois vous les dire. Seroit-il vrai, repliqua-t-il, que, comme je le crains, vous ne vous fussiez donnée à moi qu'avec répugnance? Ah! s'écria-t-il en lui baisant tendrement la main, rassurez-moi sur mes craintes. Dites-moi que vous m'aimez toujours. Helas! quand vous cessez de m'en assurer, je cesse de le croire. Découvrez-moi, du moins, ce qu'à présent vous pensez. Il seroit, reprit-elle, difficile de vous en instruire. Je desire, ajouta-t-elle en rougissant, plus que je ne pense. Ma pudeur inquiete de vos mouvemens

mens veut ſe revolter contre eux, & pour finir ce combat je voudrois que les Dieux accourcîſſent cette journée. Vous parlez, & j'admire. Je vous regarde, & je ſoupire. Vous me touchez, & mon cœur ſe trouble. Ce baiſer que vous venez d'imprimer ſur ma main, a pénétré juſqu'à mon ame. Quand la violence de vos deſirs vous fait approcher votre bouche de la mienne, mon cœur tout entier y vole, un doux frémiſſement s'empare de mes ſens, & les confond. Ah Prince! ah ſeul délice de ma vie! s'il eſt de plus grandes voluptés, comment les ſoutient-on ſans mourir? S'il en eſt! Reine de mon ame! s'écria-t-il, ne le devinez-vous pas à vos deſirs? ne le trou-

vez-

vez-vous pas dans les miens? .. Il eſt difficile de ſavoir comment cette converſation auroit fini, ſi l'on n'étoit venu avertir que le feſtin étoit prêt. Tanzaï, qui auroit mieux aimé entendre ſonner minuit, que le dîner, s'y rendit cependant, avec quelque ſorte d'eſperance de convertir le Grand-Prêtre. Il devoit ſe trouver au repas, & quoique dans les conjonctures préſentes, il ſe crût mal à la Cour, il penſa en habile Politique, qu'il lui convenoit de diſſimuler ſes reſſentimens. Le Prince qui avoit réſolu de le gagner par la douceur, s'il étoit poſſible, le rencontrant dans le Salon, lui demanda amicalement, ſi par ſon opiniâtreté il vouloit cauſer le malheur de

ſa

ſa vie. Prince, lui répondit Saugrénutio, je n'ai à vous dire que ce que je vous ai dit: Outre l'indécence dont cela ſeroit, le manche de cette Ecumoire eſt d'une groſſeur qui ne me permettra jamais d'obeïr. Voilà donc, repartit le Prince, voilà les effets de ce zèle que vous vous vantiez tant d'avoir pour moi! Sujet perfide! .... Point d'injures, repartit le Prêtre, il n'en ſera ni plus ni moins. Mon reſpect pour vous eſt profond, mon attachement ſincere, mes intentions pures: mais je n'ai pas juré d'étre la victime des unes ni des autres, & quand j'ai promis d'obeïr, il ne s'agiſſoit point d'Ecumoire. Vous obeïrez pourtant, traitre que vous étes! s'écria

s'écria Tanzaï enflammé de colere. Vous obeïrez, ajouta-t-il, en le saisissant par le bras. Corbieu ! Monseigneur, je n'en ferai rien, s'écria Saugrénutio, & la violence sera ici aussi inutile que la priere. Malgré les efforts de Saugrénutio, le Prince qui étoit vigoureux, lui avoit déja porté ce manche fatal près de la bouche, lorsque le Roi accourant au bruit, remontra à son fils que la Fée lui avoit défendu d'user de violence, & que celle qu'il faisoit au Grand-Prêtre le rendroit odieux, sans qu'il en fût plus fortuné. Bien en prit à Saugrénutio, que le Roi fût venu ; le Prince le laissa, & lui jura de n'y plus penser. Saugrénutio rassuré, se mit à table, bénit les plats,

&

& la joye commença à naitre dans tous les cœurs. Tanzaï, qui n'avoit point perdu son dessein de vue, sûr de l'exécuter si Saugrénutio vouloit boire au point, ainsi qu'il lui arrivoit souvent, de s'endormir à table, avoit soin de lui faire verser plus de vin que la moitié des conviés n'en auroit pu prendre. Cette précaution lui fut inutile; Saugrénutio mangea, chanta, but, parla, & ne s'enivra pas. Le festin finit enfin; le reste du jour s'écoula dans les plaisirs dont les Noces des Princes sont accompagnées. Qu'ils parurent ennuyeux à Tanzaï! combien de fois ne souhaita-t-il pas qu'ils finissent! Que la Comédie, quoiqu'elle fût de lui, lui parut longue! Que ce fut

avec

avec regret qu'il ſe vit contraint d'aſſiſter au ſouper ! Néadarné qu'il regardoit ſans ceſſe, partageoit ſon impatience. Le Roi, étourdiment, propoſa à ſon fils d'aller au Bal : mais Tanzaï que tout chagrinoit, prit la Princeſſe par la main, donna le bon ſoir à Céphaès, & ſe retira dans ſon Apartement.

TAN-



TANZAÏ ET NÉADARNÉ.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE IX.

Nuit des Noces.

SINGE lumineux! Pere de la Nature! Oeil vivifiant du Monde! Soleil! retarde un peu ton retour, & que s'il se peut en-

encore, tes rayons divins éclairent les plaisirs de notre Prince ! Après cette exclamation de l'Auteur Chéchianien, que j'ai peut-être copiée mal-à-propos, il répete, ainsi que le Lecteur l'a pu voir dans le précédent Chapitre, que le Prince emmena Néadarné. Il la deshabilla, à ce que dit l'Histoire, plus promptement qu'il ne l'avoit habillée le matin. La Princesse interdite, & confuse, n'osoit presque le regarder. Les transports de Tanzaï l'étonnoient. Quelquefois elle vouloit les contraindre, mais le devoir s'opposoit à sa résistance ; & l'amour plus fort, & plus doux encore, aidoit à sa facilité, & nuisoit à sa pudeur. Tanzaï parvint enfin à la mettre sur la couche

nup-

nuptiale. Bientôt il vola auprès d'elle, il dévora des yeux toutes les beautés que l'hymen lui ſoumettoit. Ce qu'il voyoit, il le baiſoit; ce qu'il avoit baiſé, il le revoyoit encore: ſes mains inquietes s'égaroient par-tout. Néadarné ſentit bientôt ſucceder à ſa pudeur un ſentiment inconnu qui remplit toute ſon ame: elle ſoupira, & cèdant à la douce émotion que Tanzaï faiſoit naitre, le baiſer le plus tendre déclara enfin ſes tranſports. Déja les paroles les plus flatteuſes voloient, le bruit des ſoupirs ſe répétoit dans la chambre, déja Tanzaï ſe croyoit au comble de ſes vœux; lorſqu'avec les mêmes deſirs, il ne ſe ſentit plus la même puiſſance. En-vain, éton-

étonné d'un accident ſi peu prévu, il ſerra la Princeſſe dans ſes bras; en-vain, dans les plus tendres careſſes, il chercha un remede à ſon malheur; tout irritoit ſon ardeur, mais rien ne lui rendoit ce qui pouvoit la prouver à la Princeſſe. Surpris & confus de l'état où il ſe trouvoit, il ſe retira d'auprès de Néadarné, comptant que cet anéantiſſement ſe diſſiperoit, & qu'elle aideroit elle-même à le détruire.

Mais, quel fut ſon étonnement, quand implorant le ſecours d'une main ſi chere, il vit que ce ſeroit inutilement qu'il voudroit l'employer! il ne s'offroit plus à ſes yeux d'objet ſur qui puſſent tomber les bontés de ſa Princeſſe. Il connut

nut enfin la conſéquence de ſa perte, & moins elle étoit ordinaire, plus il la jugea irréparable. O Singe! ô juſte Singe! s'écria-t-il, ô ma Princeſſe, ô jour à jamais exécrable! ô abominable Prêtre! Quel eſt donc ce deſeſpoir? dit la Princeſſe: qui le cauſe? n'y puis-je prendre part? Ah! dit Tanzaï, mon malheur ne vous regarde que trop, je ſerois trop heureux qu'il n'intereſſât que moi. C'eſt trop longtems me le cacher, reprit-elle. Voyez donc, dit le Prince, & jugez vous-même, ſi mes plaintes ne ſont pas fondées ſur le plus inouï & le plus cruel des accidens. La Princeſſe alors le conſiderant avec attention, ne laiſſa point, quoiqu'elle ne fût pas, à ce qu'elle diſoit, en

quel état il devoit être, d'être fort ſurpriſe de celui où elle le voyoit. O mon Prince! ditelle en l'embraſſant tendrement. Epargnez-moi, lui ditil, des careſſes qui redoublent mon infortune ; ou plutôt, ajouta-t-il en la preſſant dans ſes bras, venez ; vous ſeule pouvez me rendre ma premiere forme. Ah! ſi je ne la retrouve pas avec vous, je ſuis perdu à jamais ! En achevant ces paroles, il la remit ſur la couche nuptiale, & ſentant ſubſiſter ſes deſirs avec la même violence, il ne concevoit pas comment ils ne lui rendoient rien de ce qu'il avoit perdu. Il découvroit dans cette agitation, des appas qui le faiſoient ſoupirer de rage. Enfin, outré de fureur & de laſſitude,

ſitude, il prit le parti de ſe recoucher auprès d'elle, autant embarraſſé de ce qu'il ſeroit à l'avenir, que de ce qu'il étoit actuellement.

CHAPITRE X.

Suite de la nuit des Noces : Tour que joue l'Ecumoire à Tanzaï.

ENfin, dit Néadarné au Prince, ne me découvrirez-vous jamais la cauſe de tout ce que je vois ? Ne me direz-vous pas quel eſt ce changement de forme qui vous coute tant de regrets ? Au nom de vous-même, cher Prince ! contentez ma curioſité. Je vais vous ſatisfaire, dit Tanzaï.

Sans le vouloir, vous ajoutez à mes malheurs, & le desespoir de les essuyer avec vous, me les rend encore moins supportables; vous que j'adore; vous, l'objet de mes plus tendres vœux; vous, enfin, dont les attraits devoient me répondre d'un fort bien different de celui que j'éprouve aujourd'hui.

Mais, lui dit Néadarné, ce malheur n'est-il arrivé qu'à vous? Il est arrivé, reprit-il, qu'en pareille occasion, d'autres que moi ont éprouvé une langueur qui détruisoit leurs plaisirs; mais cet anéantissement, causé d'ordinaire par trop d'amour, ne dure pas; il est du moins susceptible de secours, il se répare par l'amour même; & votre compassion

ne

ne peut rien ici ; votre tendresse, la mienne, tout m'est inutile. Apprenez quelle est mon infortune.

Alors, il lui raconta briévement les menaces de Barbacela, le don de l'Ecumoire, l'usage qu'il en devoit faire, & la fureur où il étoit contre Saugrénutio qu'il chargeoit de l'événement de cette nuit.

Jamais, ajouta-t-il, je ne me serois douté qu'une journée aussi glorieuse pour moi fût le commencement de mes malheurs, & se terminât d'une façon si cruelle. Ce jour que je devois croire le plus beau de ma vie, est le plus honteux pour moi depuis que je respire. Sans me vanter, (peut-être se vantoit-il,) je suis de tous

les hommes, celui qui devoit le moins s'attendre à ce qui m'arrive aujourd'hui. Barbacela m'avoit doué d'une façon ſi ſurprenante, que ce qui m'étonne le plus, eſt que ce préſent devenu cher à mes yeux par la part que vous alliez y prendre, ait diſparu ſans que j'en aye rien ſenti.

En achevant ces paroles, les pleurs recommencerent. Eh quoi! lui dit Néadarné en l'embraſſant, penſez-vous que cet accident diminue l'amour que j'ai pour vous? non Prince, s'il ne vous affligeoit pas tant, j'en bénirois le Ciel. Vos deſirs ſatisfaits, vous m'auriez peut-être moins aimée; ſans doute, c'eſt un moyen qu'il m'offre pour vous conſerver toujours. Il m'auroit

été plus doux de satisfaire votre passion; mais l'aurois-je pu sans risquer de la voir s'éteindre; & quoi de plus flateur pour moi que de vous voir m'aimer toujours? Est-il pour des cœurs délicats, une plus grande satisfaction? Que sont, sans l'amour, ces plaisirs que vous regrettez tant? Non, cher Prince, il n'en est pas qui vaille celui que je prens à vous dire que je vous aime. D'ailleurs qu'avons-nous perdu? ces transports si tendres que vous m'avez fait éprouver, que j'éprouve même encore auprès de vous, ne dépendent point de ce que vous n'avez plus. N'ai-je pas toujours le plaisir de vous embrasser? vous-même, ne me rendez-vous pas mes caresses? Ne vous exagerez-vous pas votre perte?

Ah Néadarné ! s'écria douloureusement le Prince, que vous tiendriez un langage bien différent, si vous connoissiez de réputation seulement, ce dont je déplore la perte. Soit, reprit-elle, je veux que vous en soyez justement affligé, je veux tout y perdre ; mais notre union n'en sera pas alterée.

Je le croi, répondit-il : mais pensez-vous qu'elle eût perdu de sa vivacité, si je fusse resté ce que j'étois ? Prince, lui dit-elle encore, au milieu de cet embarras, les Dieux m'inspirent une pensée salutaire. La Fée, en vous donnant l'Ecumoire, a sans doute eu ses raisons : un Présent de cette nature seroit trop ridicule, si elle ne lui avoit pas attaché une vertu paticuliere. Ce qui

vous

vous arrive, est l'effet de la colere de l'infernale Concombre. Je suis sûre que l'Ecumoire, convenablement appliquée, détruiroit l'enchantement.

Puissent les Dieux, s'écria Tanzaï, vous payer de ce conseil! Que vous êtes heureuse d'avoir dans une si grande calamité, l'esprit aussi présent! Il courut alors avec empressement détacher l'Ecumoire, & se frottant de toute sa force, il demanda à la Princesse, si rien ne s'offroit à ses regards. Dans l'instant qu'elle lui répondoit non, le Prince voulant continuer le frottement, trouva l'Ecumoire immobile; elle s'étoit incrustée dans sa peau, & nuls efforts ne purent l'en arracher. De sorte qu'après des douleurs excessi-

ves, il fut contraint de la laisser, fort embarrassé cependant de ce qu'il en feroit, supposé qu'elle lui restât. Le jour vint enfin. Néadarné, accablée de fatigues, se laissa aller au sommeil en exhortant le Prince à en faire autant. Ses avantures l'occupoient trop pour qu'il pût profiter de ce conseil, & il employa le reste de la nuit à de vains efforts. Ce qui l'inquiétoit le plus étoit la façon dont il pourroit porter cette Ecumoire sans devenir la risée de toute la Cour. Il tâcha de la plier pour la porter plus décemment; mais toutes ses forces réunies ne purent jamais la faire pancher. Si à force, il l'approchoit de lui, elle lui couvroit entierement le visage; ce qui lui étoit d'une incom-

commodité insupportable. En se perdant dans ses desagréables idées, il s'endormit. La douleur & l'accablement lui procurerent un sommeil si long, que Néadarné éveillée avant lui, eut tout le tems de contempler le funeste présent de Barbacela. Tanzaï, après avoir essayé differentes postures, s'étoit enfin couché sur le dos, & peu s'en falloit que dans cette situation, l'Ecumoire ne touchât à l'Impériale. Elle étoit abîmée dans les idées que cette vue lui donnoit, & doutoit en elle-même si ce que le Prince avoit perdu, valoit, quoi qu'il en dît, ce qu'il venoit d'acquérir.

CHAPITRE XI.

Evénémens peu intereſſans: Conſeil raſſemblé, à quoi il ſert.

IL y avoit déja longtems que le Prince dormoit, lorsque le Roi, inquiet du ſuccès de cette nuit, entra dans l'appartement, ſuivi de ſon Capitaine des Gardes, & de la plus grande partie de ſa Cour. Il ſe mit à rire en voyant l'état prodigieux où étoit le Prince, & s'applaudiſſant du nouveau mérite qu'il lui découvroit, il badina aſſez ſottement ſur la nuit qu'avoit dû paſſer la Princeſſe. Les Courtiſans ſtupéfaits de l'énormité de la choſe, firent entre eux des plaiſanteries plus con-

convenables ſur ce que devoit être Néadarné après une pareille épreuve. Tous enfin, ne pouvoient concevoir comment le Prince avoit pu cacher ſi longtems la majeſté de ce qu'ils voyoient. Le Roi, revenu de ſa premiere joye, ne trouvant pas naturel que ſon fils fût dans cette ſituation, alloit l'éveiller pour s'inſtruire plus à fond de la choſe, lorsque Néadarné dérangea le Pavillon, & fit voir, au grand étonnement de tout le monde, l'Ecumoire juſques à ſa racine. Singe cruel! que vois-je! s'écria Céphaès. Le Prince, réveillé à cette exclamation, fut deſesperé d'avoir toute la Cour pour témoin d'un accident qu'il auroit voulu cacher à toute la Terre: mais, ſe ſervant

habilement de ſon eſprit dans une ſi fâcheuſe occaſion ; il dit à ſon Pere que depuis une heure, Néadarné badinant avec lui ſur l'Ecumoire, l'avoit défié de la faire tenir en équilibre où on la voyoit ; que ſur le champ, il l'avoit convaincue que la choſe étoit poſſible ; & que s'étant après laiſſé aller au ſommeil, l'équilibre, ſans qu'il ſût comment, avoit ſubſiſté. Les Courtiſans firent ſemblant de donner dans cette raiſon, tout impertinente qu'elle étoit, & chacun ſe retira pour laiſſer à la Princeſſe le tems de ſortir du lit. Le Prince ſeul avec ſon Pere, lui découvrit tous les maux qu'il avoit ſoufferts, & finit par la peine où il étoit de porter l'Ecumoire ſans que perſonne s'en

s'en apperçût. Céphaès, après avoir beaucoup rêvé, proposa vingt moyens plus inutiles les uns que les autres, & convint enfin, que le cas étoit embarrassant. Tanzaï pensa que l'Ecumoire pouvoit se limer; mais ni lime, ni tout ce qu'on put employer, ne l'entama. Le Roi ne sachant plus qu'imaginer, dit qu'il alloit au Conseil, & laissa les deux époux ensemble. Le Conseil assemblé, le Roi lui exposa ce qui étoit arrivé au Prince. Cette nouvelle ne surprit personne. L'équilibre n'avoit pas aussi bien pris, que le Prince l'avoit cru; & le Peuple, pour le coup, avoit réduit la chose au simple: non qu'il sût absolument ce dont il étoit question, mais un bruit sourd couroit dans

dans la Ville. On disoit que le Prince avoit une Ecumoire attachée où Néadarné avoit dû croire trouver moins, & mieux. D'autres, mais on ne se le disoit qu'à l'oreille, affirmoient que Tanzaï étoit totalement transformé en Ecumoire, qu'on l'avoit vu se promener sur la terrasse de son Apartement, & qu'un Officier du Palais lui avoit longtems parlé dans cet équipage.

Quelque impertinente que fût cette rumeur, elle avoit cependant pris force dans l'esprit du Peuple, qui, sot pour le moins autant que crédule, n'ajoute jamais plus de foi qu'à ce qui est le moins vraisemblable. Le Conseil, après avoir instruit le Roi de tous ces bruits, donna ses idées sur l'ac-

l'accident de Tanzaï. L'u
dit qu'il falloit inventer u
habillement qui cachât cet
difformité ; l'autre, qu'il fallo
plier l'Ecumoire ; un troisien
dit, qu'il falloit la limer ;
l'avis de Saugrénutio fut, qu
falloit consulter le Singe. E
morbleu, s'écria alors le Ro
je savois tout cela par cœu
tâchez de me dire quelq
chose que je n'aye point pen
La prévoyance de Votre M
jesté est si grande que . .
Maugrébleu du Conseil, c
le Roi en colere, je n'en
vu de ma vie un si butc
Mais que faire dans cette e
trémité ? Tout ce qu'il vo
plaira, répondirent-ils.
colere du Roi étoit montée
plus haut point, lorsqu'un d
Conseillers, jadis habile C
ri

rurgien, dit qu'il enleveroit l'Ecumoire à la pointe du cizeau. Qu'en faisant d'abord une incision autour, & creusant après par-delà le *scrotum*, il étoit sûr de son affaire. Que le Prince, à la vérité, pourroit n'en pas revenir; mais que cela feroit toujours une parfaitement belle opération. La premiere idée du Roi fut d'envoyer au supplice cet impertinent, & il alloit prendre là-dessus l'avis du Conseil, qui l'auroit fait pendre par complaisance, lorsque Saugrénutio insistant fortement sur le Singe, dit qu'il n'y avoit pas d'autre moyen pour remettre le Prince en état, que de le faire expliquer sur sa destinée. Le Conseil ne sachant que dire, opina comme lui, & se sé-

ſépara. Le Roi retourna auprès de ſon fils, & Saugrénutio alla au Temple, préparer ſon Singe à rendre l'Oracle.

CHAPITRE XII.

Oracle du Singe ; départ du Prince.

LEs malheurs du Prince vengeoient trop bien Saugrénutio, pour qu'il y prît une part bien ſincere. Maitre de dicter les Oracles que le Singe rendoit, ou de les interpreter du moins à ſa fantaiſie, il réſolut de ſe ſervir de l'occaſion qui lui étoit offerte. Cette réſolution n'étoit rien moins que charitable ; mais Sau-

Saugrénutio étoit offensé à la face de tout un Peuple, on lui avoit fait un affront cruel; & pour en tirer vengeance avec moins de remords, il avoit mis le Singe de moitié de l'insulte qui lui avoit été faite. Ce n'étoit plus lui qui poursuivoit le Prince, c'étoit la Divinité même qui devoit s'armer: cette Divinité, qui tranquille, & respectée dans son Temple, s'inquiétoit peu, dans le fond, des chagrins qu'on faisoit essuyer à son Prêtre. Saugrénutio étoit déja entré dans le Sanctuaire, fort embarrassé de la tournure qu'il donneroit à l'Oracle, lorsque la Fée Concombre lui apparut. Je partage, lui dit-elle, ton ressentiment: nous avons tous deux la même injure à venger.

Sors

Sors d'inquiétude, je dicterai moi-même l'Oracle. Sois sûr de ma protection, je te vengerai, te dis-je. Saugrénutio, tout dévot qu'il étoit, remercia affectueusement Concombre, & il étoit encore occupé à la complimenter sur son bon cœur, lorsque le Roi entra. Il se mit alors à encenser le Singe, & quand il lui demanda tout haut, ce que le Prince devoit faire, Concombre invisible à tous les yeux, prononça très intelligiblement, par l'organe du Singe, ces paroles :

Qu'il aille : Qu'il parcoure :
Qu'il couche : Qu'il revienne.

Le Roi fit de vains efforts pour dévoiler cette énigme, &

& moins inſtruit qu'auparavant courut la porter au Prince, qui toujours occupé de ſon deſenchantement, fatiguoit en-vain Néadarné. Que veut dire cet Oracle? dit Tanzaï, après l'avoir entendu. Je ne l'entends que trop! s'écria la tendre Néadarné: Plût aux Dieux cruels, qu'il fût auſſi obſcur pour moi, que pour vous! Et de quoi vous allarmez-vous, Princeſſe? reprit Tanzaï. D'abord, dit-elle, l'Oracle veut que vous me quittiez, & ce n'eſt pas le ſeul malheur que ma tendreſſe me faſſe craindre. Vous devez coucher en chemin.... Ah! dans l'état où je ſuis, s'écria le Prince, devez-vous avoir cette inquiétude? Vous pleurez, lorsque le deſtin m'of-

fre

fre un moyen de terminer nos malheurs ; vous craignez que je ne vous manque de foi ? Ah ! penſez-vous, quand on me deſtineroit la Déeſſe même de la Beauté, que je puſſe vous oublier, que ce fût l'amour qui me conduisît dans ſes bras, que votre image ne m'y fût pas toujours préſente, que ſans cette charmante idée je puſſe venir à bout de ma guériſon ? Néadarné pleuroit, & ne répondoit rien. Le Prince, quoique touché de ſes pleurs, donna ſes ordres pour ſon départ ; & après les plus tendres embraſſemens, des aſſurances d'une fidélité entiere, & du retour le plus prompt, il ſortit du Palais ſeul, & à cheval, non ſans avoir été fort embarraſſé de ſon

ſon Ecumoire, qu'il parvint enfin à mettre entre les oreilles de ſon Courſier. Il pria encore ſon Pere, avant de partir, de faire aſſembler les Etats, & les Sacrificateurs, pour condamner Saugrénutio à l'Ecumoire, en cas qu'il en fût débarraſſé.

CHAPITRE XIII.

Avanture miraculeuſe de la Fée au Chaudron.

LE Prince àvoit déja parcouru trois ou quatre Royaumes, fort inquiet du tems & du lieu où ſe termineroit ſa courſe, lorſque paſſant dans une Forêt fort ſombre,

bre, il vît une bonne femme occupée à faire bouillir dans un chaudron, des herbes qui jettoient une écume extrêmement épaiſſe, & qui l'incommodoit d'autant plus, qu'elle n'avoit rien pour la chaſſer. Le Prince fut touché de la peine qu'elle ſe donnoit : Vous me paroiſſez, lui dit-il, vous fatiguer beaucoup. Seigneur, répondit-elle, je ne ſuis embarraſſée, que parce que je n'ai point d'Ecumoire. Nous ne nous reſſemblons pas dans nos peines, reprit-il ; car ſi je ſuis embarraſſé, c'eſt parce que j'en ai une. Ah, généreux inconnu ! s'écria la Vieille, voudriez-vous me la livrer ? il n'y a rien que je n'en donnaſſe. Je ne ſerois pas fâché, repartit le Prince, de

F vous

vous rendre ce service ; mais elle me tient de façon, que je doute que je pûsse m'en défaire. Cependant je puis écumer cette chaudiere, puisqu'il vous importe si fort qu'elle le soit. Il descendit alors de son cheval, après avoir prié la bonne femme de s'écarter, soit qu'il ne voulût pas lui montrer où tenoit l'Ecumoire, soit qu'il fût naturellement modeste.

La Vieille s'écarta donc, & le Prince se mit à écumer de toutes ses forces, en conduisant l'instrument avec ses mains. Mais à peine l'eut-il fait une minute, que l'Ecumoire se détacha. Tanzaï, à cette vue, poussa un cri de surprise & de joye ; & la Vieille s'étant rapproché, il alloit lui conter

son

ſon Hiſtoire, lorſque l'interrompant : Prince, lui dit-elle, je vous connois ; je ſavois que vous deviez paſſer en ces lieux, & que nous nous y rendrions un ſervice réciproque. Je ſuis une Fée, & pour donner à ces herbes la vertu qui leur eſt néceſſaire, j'avois beſoin de l'Ecumoire enchantée dont Barbacela vous a fait préſent. Je ne vous ai pas été inutile : j'eſpere vous aider encore ; vous allez dans l'Ile des Couſins... Vous me tirez d'une grande peine ; je vous avouerai que je marchois ſans ſavoir où j'allois : Et comment arriverai-je dans cette Ile ? Il m'eſt défendu de vous en inſtruire, reprit-elle. Autre embarras ! répondit-il ; penſez-vous que je fiſſe mal de m'en retourner ?

Franchement, tout ceci commence à m'ennuyer. Ne pourriez-vous pas du moins me dire ce que j'y vais faire?... L'Oracle du Singe ne vous en inſtruit-il pas aſſez? Vous allez en bonne fortune. En bonne fortune! dans l'Ile des Couſſins! s'écria-t-il! & dites-moi, s'il vous plait, quelle eſt la Beauté qui y habite? Sans vous en inquiéter plus, ſongez, dit-elle en riant, à ne pas manquer de courage. Vous me donnez, répondit-il, mauvaiſe opinion de ma conquête, & toute femme avec qui l'on a beſoin de courage, n'eſt pas celle qui l'excite le plus. Mais, quels ſont donc ces importans ſervices que vous me rendrez? Vous m'avez, à la vérité, débaraſſé de mon Ecumoire,

moire, mais je n'en ſuis pas pour cela plus avancé : que voulez-vous qu'on faſſe de moi dans l'état où je ſuis ? Pour peu que vous priſſiez interêt à la Dame qui me fait voyager depuis ſi longtems, vous devriez bien me mettre en état de paroître décemment devant elle. Cela m'eſt impoſſible, repartit la Fée ; la Dame qui vous aime, a ſeule le pouvoir de vous rendre ce qui vous manque. Cependant, comme la timidité pourroit nuire à votre guériſon, & qu'il eſt important qu'elle n'ait rien à vous reprocher, je vais vous donner un flacon de cette eau : vous verrez que c'eſt avec raiſon que nous l'appellons l'Eau de Santé. Avant de vous mettre au lit, la nuit de votre

defenchantement, ne manquez pas de boire tout ce que je vais vous en donner. En ce cas, reprit le Prince, vous pourriez étendre plus loin votre générofité : ce n'eſt pas que je croye avoir ordinairement grand beſoin de cette Eau de Santé; mais en cas que cela arrivât, je ne ſerois pas fâché d'en avoir une plus ample proviſion. Je vous entends, & vous exauce, reprit la Fée: à votre retour à Chéchian, vous en trouverez trente bouteilles dans votre cabinet. Adieu. Le premier Couſin ſellé & bridé qui s'offrira à vos regards, vous conduira où vous devez aller.

Alors elle diſparut, & le Prince après avoir ſerré ſon flacon, & rattaché ſon Ecumoire,

moire, remonta ſur ſon Courſier, moins occupé de ſa guériſon prochaine, que de la façon dont elle lui ſeroit procurée.

CHAPITRE XIV.

Arrivée du Prince dans l'Ile des Couſins.

A Peine Tanzaï avoit-il fait quelques lieues, qu'il rencontra le Couſin qui devoit le voiturer. Il étoit trois fois gros comme ſon cheval, & il penſa mourir de peur à l'aſpect de cette énorme bête; cependant il ſe remit, & deſcendant promptement, il s'abandonna avec toute l'intrépidité d'un Héros, à la bonne

foi de l'animal, qui ne le ſentit pas plutôt ſur lui, qu'il l'emporta dans les airs. La nuit vint, que le Prince n'étoit pas encore au bout de ſon voyage. Il commençoit à croire qu'il ne finiroit pas, lorſque le Couſin s'abbattit dans une Ile où l'on entendoit un bourdonnement à en devenir ſourd. Il ne douta pas qu'il ne fût dans l'Ile des Couſins, & l'inquiétude de ce qu'il alloit y faire le tourmentant, il ſe laiſſa mener par ſon Conducteur juſques à un Palais ſuperbe.

Beaucoup de Couſins richement vêtus vinrent le recevoir à la porte; beaucoup d'autres jouoient de toutes ſortes d'inſtrumens. On ſait que les Couſins ont naturellement la voix harmonieuſe: ceux d'en-

d'entre eux qui ſavoient la Muſique, ſe mirent à chanter les loüanges du Prince, & formerent le plus ſingulier concert qu'on puiſſe jamais entendre. Tanzaï, déja raſſuré par cette obligeante reception, fut conduit dans des Apartemens ſuperbes, où des Chouettes miſes très galamment, vinrent lui faire la révérence. Une d'elles, après les premieres cérémonies, lui demanda avec une voix touchante, s'il ne vouloit pas entrer au bain? Etourdi de la nouveauté de l'avanture, il fit ſigne de la tête qu'il le vouloit bien. Les Chouettes s'avancerent alors pour le deshabiller. Mesdames, leur dit-il, il me paroît peu ſéant que vous vouliez-vous donner ce ſoin.

Nous ne le prendrions pas avec un autre, ſans doute, reprit la Cameriere ; mais nous ſavons que vous ne pouvez pas allarmer notre pudeur. Tanzaï rougit à ces paroles, & n'ayant rien de bon à y répondre, ſe mit au bain, ſe cachant avec plus de ſoin qu'il n'en auroit peut-être apporté s'il eût eu de quoi en prendre. Voilà, Seigneur, lui dit la railleuſe Chouette, une bien louable modeſtie ; mais elle ne me ſurprend pas de vous : de tous les hommes, vous êtes aſſurément le plus rare. Aſſurément auſſi, dit Tanzaï en colere, cette rareté que vous vantez tant, ceſſeroit moins pour vous, que pour qui que ce pût être. Prince, repliqua-t-elle, cette réponſe eſt peu polie.

lie. Eh corbieu! dit-il, depuis deux heures, vous me tenez de mauvais discours. Ecoutez, n'ajoutez rien à ma mauvaise humeur, je ne suis point accoutumé à respecter des Hiboux. La Chouette enfin craignant d'aigrir trop le Prince, se tut, & Tanzaï sortit du bain, parfumé comme un homme que l'on réserve aux plus douces avantures. A présent, dit-il à la Chouette, contentez, de grace, ma curiosité. A qui dois-je ici des soins? A qui appartient ce Palais? Que veulent dire ces singularités? Des Chouettes parlantes, des Cousins armés, que me veut-on? Qui êtes-vous? Pourquoi vous-même êtes vous si extraordinairement parée? Suis-je, répondit l'Oiseau, la pre-

miere Chouette que vous ayez vue avec des ajuſtemens ? Mais ſans vous inquiéter de tout ceci, formez-vous les plus douces idées, & par une reception auſſi brillante, jugez de ce qu'on veut faire pour vous. Croyez que les agrémens de celle qui vous aime, vont de pair avec ſa puiſſance. Imaginez ce que les cieux ont formé de plus beau, & vous ſerez loin encore des appas qu'on veut bien vous ſoumettre. Je ne vous dis rien de plus, vous jugerez du reſte par vos yeux. La Beauté qui vous eſt deſtinée, paroitra cette nuit à vos regards; elle ſeule peut vous remettre dans un état qui vous étoit bien cher apparemment, puiſque vous ſupportez avec tant d'impatience qu'on

qu'on badine avec vous sûr sa perte.

Tanzaï, à qui les discours de la Fée au Chaudron n'avoient pas promis un bonheur si parfait, sentit ses inquiétudes s'adoucir par les plaisirs que lui annonçoit la Chouette ; il crut enfin qu'une Divinité brillante lui accordoit l'honneur de sa couche ; que ce cas n'étoit pas étrange, & qu'une Déesse s'abaissoit moins en descendant jusques à un Prince, que quantité de femmes titrées à qui l'amour, & l'extravagance, font faire tous les jours des pas plus choquans. Cette nuit qu'il alloit passer lui paroissoit si charmante, qu'il en oublioit presque celle où la tendre Néadarné lui prodiguant tous ses

charmes, l'avoit trouvé si incapable d'en profiter. Il se flattoit même que sa Princesse qui étoit ce que les Dieux avoient formé de plus parfait, n'approcheroit pas des beautés qui alloient se trouver en proye à ses desirs: son amour pour elle en diminua, & s'il se sentit quelques transports, ils furent tous pour la Déesse. Aveuglement ordinaire des amans! qui sacrifient souvent à l'idée qu'ils se forment d'une conquête nouvelle, la Maitresse dont ils connoissent le plus le cœur, & les charmes.

La Chouette voyant rêver Tanzaï: Prince, lui dit-elle, je conçois toutes les réflexions qu'une avanture aussi flateuse vous fait naitre: mais prenez un air plus gai, votre Maitresse

tresse hait mortellement les gens taciturnes, & je sai plus de mille Amans qui par ce défaut ont perdu ses bonnes graces. Mille Amans! s'écria Tanzaï, c'est une façon de parler. Non assurément, reprit la Chouette, je n'exagere pas; deux-mille vous ont précedé, deux-mille & plus vous suivront; & ce grand nombre d'Adorateurs doit vous prouver l'excès des charmes de la Déesse. Et sa bonté, ajouta-t-il. A ce que je vois, reprit la Chouette, vous aimez les conquêtes neuves; je vous conseille cependant de n'être pas si délicat dans le monde, vous courriez risque d'y demeurer oisif. Contentez-vous cependant de la nuit qu'on veut bien vous donner, & du soin

soin qu'on prend pour quelqu'un qui, puisqu'il faut parler franchement, pourroit bien ne le pas justifier.... Je vous ai déja dit, Mademoiselle, que votre air d'aigreur, & vos mauvaises plaisanteries me déplaisoient; finissez, ou je vous quitte.

Il y a apparence que la Chouette, qui faisoit la précieuse, & le bel-esprit, ne s'en seroit pas tenue-là, si le Cousin, Maître d'hôtel, ne fût venu annoncer qu'on avoit servi. Le Prince se mit seul à table: on imaginera facilement le goût, & la magnificence du repas; l'Amour l'avoit ordonné. Tanzaï, qui n'avoit jamais appliqué sa morale à corriger sa gourmandise, mangea beaucoup, causant de tems en tems avec la Chouet-

Chouette, quoique dans le fond, elle lui déplût. Le festin finit enfin, & le Prince le termina par son Eau de Santé. La Chouette se mit à rire désagréablement. Prince, lui dit-elle, vous avez besoin de précaution, & cette liqueur est sans doute un préservatif contre vos accidens ordinaires. Quoi qu'il en soit, reprit-il, & quelle que fût sa vertu, elle échoueroit sans doute contre une physionomie comme la vôtre. Elle peut n'être pas belle, reprit la Chouette, mais vous aurez peut-être en votre vie des occasions où vous souhaiterez d'en trouver une pareille. Vous ne vous êtes pas bien vue, répondit Tanzaï, ou vous avez un ridicule amour-propre.

CHAPITRE XV.

Comme quoi l'on se trompe à ce qu'on imagine.

ON vint en cet instant dire au Prince que sa Déité seroit bientôt visible. Son cœur s'émut à cette nouvelle; la curiosité, un sentiment encore plus vif, le troublerent, & il se laissa deshabiller par les Chouettes, sans proferer une seule parole. Quand elles l'eurent mis en robe de chambre, elles le conduisirent dans un Apartement superbe, où les parfums qui bruloient dans des cassolettes d'or, embaumoient l'air, & faisoient respirer les odeurs les plus voluptueu-

tueuses. Plein d'inquiétude, & de desirs, après avoir traversé cinq ou six grandes pieces, il parvint enfin dans la chambre où la Déesse étoit couchée. Un lit brodé des pierres les plus précieuses, soutenu par des colomnes de rubis, renfermoit cet objet miraculeux. Le Prince, quoiqu'ébloui, & arrêté d'abord par un spectacle si brillant, ne laissa pas de chercher des yeux ce chef-d'œuvre si vanté. Il voyoit de loin quelque chose qui se remuoit dans le lit; mais c'étoit une figure si informe, qu'il ne douta pas que ce qu'il voyoit ne fût la Guenon de la Divinité. Il approcha, & la Chouette se retira, après lui avoir donné le bon soir. Tanzaï consumé de desirs,

ſirs, mais retenu par ſa timidité, reſtoit à la place où la Chouette l'avoit laiſſé. Venez, Prince, lui dit-on, & ne perdez aucun de ces momens précieux que l'amour vous donne. Il obeït, & ſe jetta avec précipitation dans le lit.

Quand il y fut, on ſe retourna; & ſa ſurpriſe ne fut pas petite, quand à travers le blanc, le rouge, les rubans, les dentelles, il reconnut la Fée Concombre. C'étoit elle en effet, qui pour le recevoir plus décemment, avoit orné ſes oreilles de Chouette, des plus belles pierreries. Sa tête pelée étoit couverte d'un tour blond mâronné, garni partout de fleurs, & d'aigrettes; & quoiqu'elle fût coîffée en arriere, elle avoit mis par-

dessus cette parure, pour se donner un air plus touchant, une petite coîffe blanche mouchetée de couleur de rose, avec un desespoir de même couleur, galamment noué sous le menton. Au milieu de ce paquet ridicule, étoit une sorte de visage où l'on distinguoit des yeux éraillés, rouges, & éperonnés. Un nez d'une grandeur énorme, & couvert de verrues, alloit se perdre tendrement dans une bouche lâche & enfoncée, qui laissoit pendre des levres violettes, & présentoit aux yeux une mâchoire dégarnie qui, par laps de tems, avoit même perdu son coloris naturel. Ses joues pendantes reposoient mollement sur son oreiller. Une quantité innombrable

brable de mouches & d'aſſaſſins de differentes eſpeces, couvroit une peau noire & tachetée, dont les rides & la lividité perçoient au travers de la pommade huileuſe qui les déguiſoit. Un eſclavage de diamans & de perles, à gros glands, lui deſcendoit ſur la gorge. Ses tetons, aſſez dociles pour pendre au moins d'un pied & demi, ſortoient d'un corſet garni de dentelles friſées, & étoient noués en trois endroits avec de la nompareille couleur de roſe.

Tanzaï interdit à cet aſpect auroit fui, ſi la frayeur qu'il lui inſpiroit, lui en avoit laiſſé la force. Il étoit d'ailleurs étouffé par une puanteur inſupportable, qui malgré les parfums dont la Fée s'étoit fait oindre,

dre, rempliſſoit toute la chambre. Ciel ! diſoit-il en lui-même, voilà donc l'objet qu'on me deſtine ? ô Néadarné ! c'eſt donc ce que la Nature a formé de plus hideux qui vous a balancée, que dis-je ? qui vous a anéantie dans mon cœur. Juſte Singe ! quelle bonne fortune ! Si le Prince avoit voyagé, il auroit ſu que celles dont nos Petits-Maitres ſont ſi fiers, reſſemblent ſouvent à la ſienne.

Il n'étoit revenu ni de ſon dégoût, ni de ſa terreur, lorſqu'une voix rauque & caſſée, ſortant de cet effroyable ſquelete, lui adreſſa ces douces paroles : Vous voyez, Prince, ce que je fais pour vous, & quel eſt l'excès de ma bonté. Vous n'au-

n'auriez pas dû croire, après l'affront ſanglant que vous m'avez fait, après la vengeance dont il a été ſuivi, que mes reſſentimens ſe terminaſſent à vous admettre dans mon lit. La même main qui a cauſé vos larmes, ſe préſente pour les eſſuyer. Vous vous ſeriez expoſé aux dangers les plus affreux pour redevenir ce que vous êtiez, & c'eſt dans le ſein des plaiſirs que vous allez reprendre votre premiere forme. Je ne ſai ſi trop d'amour-propre m'abuſe, & m'exagere votre bonheur; ſi les tranſports de tous les mortels qui m'ont vue, ne me font pas trop préſumer de mes charmes: mais je dois croire qu'il n'y a pas de Prince au monde qui ne ſouhaitât, qui ne voulût

lui même payer de sa vie, le sort que je vais vous faire. Je ne vous presse point de mériter mes faveurs, je lis dans vos yeux la plus vive impatience; j'y découvre avec la joye la plus sensible, que vous ne pouvez plus supporter la violence de vos desirs. Abandonnez-vous-y, cher Prince, les miens vous répondent de votre félicité. Venez, ma pudeur ne peut soutenir plus longtems ce spectacle; hâtez-vous de la confondre. Ah! dans des momens si doux, l'empire de la vertu devroit-il encore se faire sentir? Précipitez les reproches de la mienne, c'est entre vos bras que je veux qu'elle acheve d'expirer! Tanzaï demeuré immobile, n'entendit pas la

moitié de ce que Concombre venoit de lui dire, & il seroit sans doute resté abîmé dans cette léthargie, s'il ne se fût senti sur la main une griffe crochue que la Fée lui tendoit. Son premier mouvement fut de l'étrangler : mais considerant que le pouvoir de Concombre la sauveroit de son ressentiment, & que le moins qu'il pourroit lui en arriver seroit d'être pour toujours dans l'état où il étoit, il abandonna cette idée, quelque séduisante qu'elle fût. Il ne savoit enfin à quoi se déterminer, lorsque la Fée lui enfonçant tendrement ses ongles dans la peau : Quoi Prince, lui dit-elle, vous êtes interdit? Je pardonne à l'amour l'anéantissement où je vous vois, mais il auroit

déja dû céder à l'impétuosité de vos feux, & à ma tendresse. C'est donc à moi à tout faire, petit ingrat, ajouta-t-elle; & si les charmes que je t'ai laissé voir, ne sont pas assez puissans pour te rendre à toi-même, essayons si ce qui m'en reste peut te rappeller à la vie. Alors, jettant avec fureur le peu de drap qui receloit ses beautés encore non apperçues, & roulant les yeux avec violence, Voi, barbare, dit-elle en soupirant, voi tout ce que mon amour t'abandonne. Miséricorde! s'écria le Prince, ah grands Dieux! où suis-je? Sortant alors brusquement du lit, il se débarrassa des griffes qui le retenoient, & cherchoit à sortir; lorsque ce que le Le-

ćteur verra dans le Chapitre qui suit, l'arréta.

CHAPITRE XVI.

Illusion : Bonheur du Prince évanoui : A quel prix on le lui rend.

TAnzaï transporté de rage, alloit sortir de l'Appartement, lorsqu'une voix douce, & qu'il crut reconnoitre, l'appella. Ciel ! quelle fut sa surprise, lorsqu'en se retournant du côté du lit, il vit Néadarné plus charmante que jamais ! O ma Princesse ! s'écria-t-il en courant vers elle. Arrête, ingrat, lui dit Néadarné, hom-

homme ſans courage ! tu ne mérites plus mes bontés. Tu ſavois que notre bonheur dépendoit de cette épreuve, & tu n'as pas eu la force de la ſupporter. Ces apparences difformes me cachoient ; c'eſt moi, qui par la protection de Barbacela, ſous la forme d'une Fée, t'ai débarraſſé de ta fatale Ecumoire ; c'eſt moi encore, qui pour te donner moins d'horreur pour l'objet qui s'offriroit à tes yeux, t'ai fait prendre de l'Eau de Santé. Malheureux ! ajouta-t-elle en verſant quelques larmes, tu as trahi mes ſoins & mes bontés, & tu vas pour toujours reſter dans cet état affreux dont rien ne peut plus te tirer. O ma Princeſſe ! s'écria Tanzaï, qui vous auroit devinée ? Il fit alors

de nouveaux efforts pour l'embrasser: mais la Princesse, & l'Apartement, disparurent à ses yeux; & il se sentit transporté dans la chambre où on l'avoit reçu à son arrivée. Son desespoir augmenta en y retrouvant la fâcheuse Chouette, qui assise dans un fauteuil, chantoit en l'attendant. Eh quoi! lui dit-elle d'un ton gai, si-tôt de retour! une nuit passe avec vous comme une minute. Si vous ne les faites jamais plus longues, on peut sans scandale vous en accorder; je croyois ne vous revoir qu'à midi. Grands Dieux! s'écrioit douloureusement le Prince, de quels malheurs empoisonnez-vous ma vie? Ah! dit la Chouette, je suis au fait. Il vous est arrivé quelque accident

dent, ou pour mieux dire, le même subsiste ; cela est malheureux pour vous ; car, quel usage voulez-vous qu'on fasse de votre personne ? Savez-vous bien, vous qui parlez si mal-à-propos, dit le Prince avec fureur ; que je vous tords le col, si vous ôsez encore proferer une parole ? Puis, revenant en lui-même, je vous demande pardon, Mademoiselle, ajouta-t-il, de ce que je viens de vous dire : mais, tant d'événemens me confondent, me mettent hors de moi, que je ne sai ni où je suis, ni si je suis encore. Permettez-moi de vous raconter mon infortune. Vous avez, dit-il en finissant son récit, beaucoup de crédit en ce Palais. Je reconnois ma faute. Ne pourrois-

je pas me retrouver dans cette occasion que mon imprudence m'a fait perdre ? mais dépêchez, il y va de mes jours. Ce que vous me proposez-là est difficile, reprit la Chouette: je vais cependant essayer si mon crédit peut vous être utile. Attendez ici patiemment, je vais négocier votre affaire. A peine fut-elle sortie, que Tanzaï se mit à rêver. Qui l'auroit deviné, se disoit-il, que ma Princesse eût pu m'être offerte sous cette exécrable forme ? Helas ! j'avois déja senti l'effet de l'Eau de Santé, déja je me reconnoissois, j'allois réparer ma gloire, & mes infortunes. Mais, qui l'aspect de Concombre n'auroit-il pas effrayé ? Cet horrible souvenir me glace encore. A peine ma Prin-

Princesse m'a-t-elle fui, que retombant dans mon néant, je me suis vu aussi loin de moi-même que je l'étois. Malheureuse condition des Rois! d'être soumis malgré leur pouvoir, aux injustices des Fées. Y a-t-il rien de si bizarre que ce qui m'arrive? Ma destinée dépend d'une vile Ecumoire! Ah! si jamais mon Histoire est écrite, qui pourra y ajouter foi? Ou si elle trouve de la crédulité, quel sujet d'entretien pour les siecles à venir!

Sans la Chouette qui vint interrompre ses réflexions, il les auroit peut-être poussées plus loin. Eh bien, divin Oiseau, lui dit-il, mon malheur est-il sans remede? Je tremble que vos soins n'ayent été inutiles. Vous êtes plus heu-

reux que vous ne penſez, lui dit-elle en ſouriant; on vous pardonne, ce n'eſt pas ſans peine, mais enfin vous pouvez encore tenter l'avanture, le champ vous eſt ouvert. Je vais donc, reprit-il, revoir Néadarne? Ah Dieux! Prince, reprit-elle; ce ſera en effet Néadarné, mais toujours ſous la forme de Concombre. Vous friſſonnez! Conſultez-vous, votre premier refus vous coûte déja aſſez, prenez garde au ſecond. Si d'abord vous aviez ſurmonté votre répugnance, & que la Fée prétendue vous eût reçu dans ſes bras, à peine y auriez-vous été que la Princeſſe auroit pris ſa place. Actuellement, cela eſt devenu plus difficile; il faut que vous ſouteniez treize fois l'épreuve

preſ-

prescrite, avant que de voir la métamorphose. Hem ! que dites-vous, dit Tanzaï, que parlez-vous de treize fois? Vous m'entendez, dit la Chouette, treize fois, cela se comprend. Allez, on n'y pense pas, reprit Tanzaï; ce seroit tout ce que je pourrois faire, si la Princesse étoit de moitié. Prévenu que ce sera Néadarné, la figure de Concombre ne m'en causera pas moins d'horreur. Vous me rendez-là de plaisans services; faites-en du moins diminuer la moitié. Cela ne se peut, dit la Chouette, c'est le dernier mot; mon zèle ne doit pas vous être équivoque; je ne gagne rien à ce marché-là. Treize fois! s'écria encore le Prince. Comment, dit-elle, vous vous ef-

frayez de ce dont l'homme du monde le plus décrédité s'acquitteroit sans peine ? En effet, reprit Tanzaï, je voudrois bien pour ce que vous faites pour moi, que vous le sûssiez par expérience. Encore un coup, reprit-elle, déterminez-vous, c'est une honte que si peu de chose vous arrête ; j'avois dans le fond, meilleure opinion de votre valeur. Ecoutez, dit le Prince, vous savez qu'il y a quantité de choses que les circonstances seules rendent pénibles, & vous avouerez avec moi que la figure de Concombre n'est pas propre à faciliter le nombre qu'on m'impose. N'importe, conduisez-moi, & que le ciel m'assiste. La Chouette le prenant par la main, le mena dans l'Apartement des

dé-

délices, plus troublé, & plus desagréablement occupé que la premiere fois.

CHAPITRE XVII.

Nuit délicieuse de Tanzaï.

DE quelque courage que le Prince se fût armé, il frissonna en revoyant Concombre. Prince, lui dit-elle, recouchez-vous, & venez mériter votre grace, ou comblez vos malheurs. Trève de Harangue, repartit-il brusquement, le comble de mes malheurs est de me retrouver auprès de vous; & le seul de mes desirs, d'en sortir le plutôt que je pourrai. Ainsi, point de

complimens ; il vous ſiéroit mal de m'en faire, après l'état où vous me réduiſez. Mais, quelle fureur vous tient, de vouloir que je paſſe une nuit avec vous ? La répugnance que je vous montre, ne devroit-elle pas vous en guérir ? S'il eſt vrai que vous ayez conçu de l'amour pour moi, ne devroit-il pas vous ſuffire, pour le bannir, que je réponde mal à vos ſentimens ? Et ſi vous ne cherchez qu'à vous venger de l'Ecumoire, eſt-ce à moi que vous devez votre courroux ?

- Prince, reprit Concombre, vous parlez le mieux du monde, & vos diſcours me perſuaderoient, s'il pouvoit vous être de quelque utilité que je fuſſe convaincue de ce que vous me dites. Ce n'eſt ni l'envie que j'ai

j'ai de vous punir, ni un mouvement d'amour, qui vous met aujourd'hui dans mes bras : l'ordre du Destin seul me fait subir une épreuve encore plus humiliante pour moi, qu'elle n'est pénible pour vous. Croyez-vous que ma modestie ne souffre pas de voir si près de moi un homme, qui n'y est point appellé par mon choix ? Pensez-vous qu'on s'abandonne sans regret aux transports de quelqu'un qui nous est indifferent ? Est-il rien de plus cruel pour une femme sensible, & née avec de la vertu, que d'essuyer des caresses que son cœur n'avoue pas ? Quant à ces transports, & ces caresses dont vous parlez, puisqu'elles vous font tant de peine, je puis, dit Tanzaï,

zaï, vous les épargner ; je ne ſuis pas aſſez impoli pour vous ravir des faveurs auſſi précieuſes que les vôtres. Oh non ! dit la Fée, je ſuis ſoumiſe aux volontés du Deſtin, & ma réſignation m'aidera. Vous étiez tout à l'heure, reprit Tanzaï, plus emportée, & moins dévote. Mais, quoi qu'il en ſoit, on m'a promis Néadarné, & je ne commence point que je ne la voye. On vous l'a promiſe à la vérité, reprit Concombre, mais vous ſavez à quel prix. Allons donc, dit le Prince, qui malgré lui ſe ſentoit renaitre ; mais il faut aimer bien éperdument, pour ſe ſoumettre à ce qui m'arrive.

Alors ſe bouchant le nez, fermant les yeux, il tâcha de s'acquitter du mieux qu'il pourroit,

roit, du devoir prescrit. La Fée, pour le lui rendre plus facile, soupiroit tendrement, & s'agitant avec volupté, lui donnoit, malgré son indifference, tous ces noms emportés que l'amour inspire. Elle faisoit succeder l'indolence à la fureur, la vivacité à l'abbattement. On assure même que pour lui prouver plus de sensibilité, elle jura plus d'une fois. Tanzaï, pour en être plutôt quitte, avoit fait tout de suite (chose surprenante, & qui n'est pas celle de cette Histoire qui peut choquer le moins) la moitié de son martyre, & l'Eau de Santé, agissant miraculeusement, le mettoit en état de s'acquitter du reste avec autant de promptitude; lorsque la Fée le pria de

de suspendre ses travaux, & de la laisser respirer.

Le Prince l'ayant satisfaite; Voyez-vous, Prince, lui dit-elle, je ne suis pas de ces femmes sans délicatesse, qui n'estiment dans un homme que ces qualités dont vous venez de faire preuve. J'aime mieux cent fois une conversation tendre que le sentiment anime, que ces voluptés honteuses que les amans ordinaires recherchent sans cesse. Combien dites-vous qu'il vous reste à faire de cette nuit? Sept, reprit-il brusquement. Ce que je vous demande là, repartit-elle, n'est pas que je m'en soucie. Si j'en étois crue, vous n'auriez plus rien à faire. Vous dites qu'il vous en reste sept? je crois que vous vous trom-

trompez. Il se peut bien, reprit-il, je compterois au moins sur neuf d'acquittés. Ce n'est pas ainsi, dit-elle, que je compte : j'étois moins égarée que vous, & je crois qu'il en faut encore dix. Ventrebleu ! cela n'est pas vrai ! dit Tanzaï en fureur. Ne vous fâchez pas, mon fils, dit-elle tendrement, nous n'aurons pas de disputes là-dessus ; mais vous êtes le plus étonnant de tous les hommes, & j'ai peine à croire qu'avant votre enchantement vous valussiez d'aucune façon ce que vous valez aujourd'hui. Vous savez mieux que personne, reprit Tanzaï, pourquoi je vaux tant ; & le présent qu'on m'a fait de l'Eau de Santé, est une précaution que vous avez prise

ſe pour vous-même. Mais, en conſcience, ne devriez-vous pas me remettre le reſte? Cela ne ſe peut, reprit-elle. En ce cas, dit-il, je m'en tiendrai où je ſuis, je ne vous crains plus. Nous verrons, reprit Concombre en le touchant. Ah barbare! s'écria le Prince qui ſe ſentit décroitre, il y a ici moins d'enchantement que vous ne croyez, & votre main pour opérer ce que je ſens, n'avoit pas beſoin de Magie. Le diſcours eſt tendre, dit Concombre, & c'eſt le moyen d'obtenir grace. Si vous n'êtes point généreuſe par rapport à moi, ſoyez-le du moins, dit Tanzaï, par rapport à vous-même. Je ſuis, reprit-elle, moins méchante que vous ne croyez, & vous verrez que je

puis

puis de cette main que vous méprisez tant..... Eh de grace! s'écria Tanzaï, ne me touchez point. Malgré sa peur, la Fée lui tint parole; & lui, qui mouroit d'envie de finir avec elle, recommença sa corvée.

Il étoit enfin arrivé au douzieme inclusivement, sans qu'il vît Néadarné, & il en témoigna sa surprise à Concombre. C'est apparemment, dit-elle, que son recouvrement est attaché au nombre mystérieux de treize. Je vois assez, reprit-il, qu'on ne l'a pas mis à bon marché; mais finissons. Le Prince, à la fin de ce dernier travail, chercha des yeux Néadarné, mais ne la voyant point paroitre: Que veut donc dire ceci? demanda-t-il. Pourquoi ne vois-je pas Néadarné? M'au-

M'auroit-on trompé? Helas! Prince, dit la Fée, vous vous êtes trompé vous-même, vous avez mal calculé. Oh corbleu! dit Tanzaï, il ne faut pas être un Barrême pour savoir compter jusques à treize, ils y sont bien. Mais le moyen! reprit-elle: vous voyez bien que cela ne se peut pas; vous auriez Néadarné en votre pouvoir, si ce que vous dites étoit vrai. Au nom de vous-même, cher Prince! prenez garde qu'il n'y ait de l'erreur. Morbleu, dit-il, c'est qu'il n'y en a point. Enfin, reprit-elle, par votre obstination, vous ne verrez point Néadarné; & par un esprit de ménage mal-entendu, vous perdrez le fruit de ce que vous avez fait. Ciel! s'écria-t-il, me laissez-vous en

proye

proye à l'injustice ? Et faut il..... Mais helas ! peut-être avez-vous raison ; je ne vois point Néadarné, & son absence suffit pour me convaincre. Voyons donc, si je puis m'en tirer.

Tanzaï excédé de fatigue, eut toutes les peines du monde à terminer sa pénitence. Il ne fut pas à cette fois plus heureux qu'aux autres, & reconnoissant combien inhumainement on l'avoit trompé, il se jetta avec fureur sur Concombre, dans le tems qu'elle alloit lui reprocher une seconde erreur de calcul. La Fée, en se débattant avec force, se retira des mains de Tanzaï, après lui avoir enfoncé plus d'une fois ses griffes dans la peau ; & lui

avoir

avoir laiſſé le corps tout couvert d'égratignures ; puis, s'élevant au plafond : Ne compte point, lui dit-elle, vaincre jamais ma fureur. Je ferai ta perſécutrice éternelle. Les malheurs que je t'ai fait éprouver ne ſont ni les derniers, ni les plus cruels de ta vie. Je t'ai, à la vérité, rendu ce que tu deſirois avec tant d'ardeur ; mais pren garde qu'il ne te ſoit inutile, & ſouvien-toi longtems de ton infernale Ecumoire. Ah ! perfide, s'écria Tanzaï, après ce que tu viens de me faire, quels coups peux-tu me garder encore ? En cet inſtant, la Fée & le Palais diſparurent à ſes yeux ; & lui, auſſi honteux, que fatigué de ſa bonne fortune, trouva ſes habits, ſon

Ecu-

Ecumoire, & ſon cheval, dans cette même Forêt où il avoit rencontré la Fée au Chaudron. Il s'habilla promptement, formant dans ſa tête mille inutiles projets pour la punition de Concombre & de la Chouette; & reprit le chemin de Chéchian, très diſpoſé à garder à Néadarné la fidélité la plus exacte, puiſque les plaiſirs dérobes lui réuſſiſſoient ſi mal.

CHAPITRE XVIII.

Le moins amuſant du Livre.

PEndant que le Prince opéroit ces étonnantes merveilles, l'on n'étoit pas plus

tranquille à Chéchian, qu'il ne l'avoit été dans le Palais de Concombre. L'affaire de Saugrénutio y faisoit grand bruit. Les Sacrificateurs, & les Etats étoient convoqués. Le Roi sensible aux déplaisirs de son fils, & croyant qu'ils ne seroient terminés que quand Saugrénutio auroit léché l'Ecumoire, n'épargnoit rien pour lui donner cette mortification. Il avoit gagné jusques au Patriarche, qui, autant pour plaire à Céphaès, que pour blesser le Grand-Prêtre avec qui il n'étoit pas bien, avoit promis au Roi d'entrer dans toutes ses vues. Saugrénutio n'ignoroit pas que du côté de la Noblesse il n'auroit aucunes ressources. Cet Ordre de l'Etat, attaché à la personne du

du Souverain par des raisons de politique & d'interêt, n'auroit pas voulu, sans doute, agir contre ses maximes dans une occasion où il auroit choqué, & sans fruit particulier, la Majesté du Prince. Les Sacrificateurs, qui n'attendoient leurs Dignités que de leur servitude auprès du Patriarche, n'avoient garde de lui manquer, dans une occasion où leur complaisance pour lui pouvoit leur être utile. Le Peuple ignorant & superstitieux, accoutumé à regarder les Decrets du Patriarche comme des Decrets des Dieux mêmes, auroit craint d'attirer leur colere sur lui, en prenant le parti de Saugrénutio dans une occurrence où la Religion ne lui paroissoit pas assez interessée.

Quel moyen reſtoit-il donc au Grand-Prêtre d'éviter le deſtin qui le menaçoit? haï de la Nobleſſe, avec laquelle ſa hauteur lui avoit ſouvent fait avoir des diſcuſſions; déteſté des Sacrificateurs jaloux du rang qu'il occupoit; mépriſé du Peuple qui étoit ſcandaliſé de l'entendre jurer, & de lui voir faire des chanſons. Mais le moyen auſſi d'obeïr? La honte de lecher l'Ecumoire, la douleur qu'elle lui cauſeroit, le triomphe du Roi, toutes ces conſiderations l'agitoient tour à tour; & quoiqu'il demeurât ferme dans la réſolution de deſobeïr, il ne voyoit pas comment il pourroit réſiſter à tant de forces réunies contre lui.

Il étoit encore à ne ſavoir quel-

quel parti prendre, lorſque le Patriarche arriva à la Cour, précédé d'un Decret terrible par lequel il étoit preſcrit à Saugrénutio de lecher l'Ecumoire: il finiſſoit par une courte & fraternelle exhortation de ſe ſoumettre, & de ne pas laiſſer armer contre lui la Juſtice divine & humaine. Saugrénutio atterré par ce Decret, alloit fuir, lorſqu'une imprudence du Parti contraire lui redonna courage. Le Patriarche mécontent, ſoit qu'il en eût ſujet ou non, des Sacrificateurs de Chéchian, les menaça de les joindre à leur Chef, & de leur faire auſſi lecher l'Ecumoire. Comme ce Patriarche étoit un homme violent, & abſolu dans ſes volontés, les Sacrificateurs craignirent pour eux-

mêmes, & le péril commun les réunit à Saugrénutio. Il y eut donc chez lui une Assemblée secrete, où il fut conclu qu'on chercheroit à se faire des Partisans. Ces séditieux penserent, avec sagesse, qu'il falloit pour s'attacher le Peuple, lui faire croire que l'Ecumoire devenoit une affaire générale, & que personne dans le Royaume, sans en excepter le Roi, ne seroit exemt de la lecher. Ces bruits firent l'effet que ceux qui les répandoient en avoient attendu: ils trouverent de la crédulité, formerent de la crainte, & parvinrent enfin jusques au Roi.

Céphaès en fut allarmé: il connoissoit le caractere entreprenant du Patriarche, cent fois il avoit eu à se plaindre de

de son audace, cent fois aussi il avoit voulu l'en punir. Il lui paroissoit cruel de laisser à portée de blesser la Majesté du Trône, une Puissance qui ne subsistoit qu'à l'ombre de celle qu'elle cherchoit à affoiblir. Il étoit indigné de voir les Patriarches devoir leur place aux Rois, & sans cesse leur manquer: mais la superstition les rendoit vénérables. Il avoit cru d'ailleurs qu'il lui importoit de ne pas anéantir absolument une autorité qui accoutumant les Sujets à obeïr, les rendoit plus dociles à ses volontés, & plus fideles à leurs sermens. Un Peuple sans Religion, est bientôt sans obeïssance. S'il ne connoit point de Dieux, s'il n'en craint pas, les Loix humaines ne sont plus rien de-

vant lui, il devient son Législateur; son caprice seul fait sa régle; il n'élève, que pour abbattre. Inceſſamment révolté contre son propre ouvrage, son génie en proye aux nouveautés, le fait courir sans cesse de projets en projets: sans crainte pour l'avenir, ou il anéantit absolument le souvenir des Dieux, ou il envisage de si loin leur colere, qu'à peine pense-t-il qu'elle soit à craindre. Un Peuple qui se conduit par d'autres maximes, tranquille à l'égard de ses Rois, les regarde comme un présent de la Divinité, & n'imagine pas qu'il lui soit réservé de les juger, ou de discuter seulement la nature de leur autorité, & d'y donner des limites.

Mais

Mais aussi, plus superstitieux que religieux, moins vertueux que timide, plus crédule qu'éclairé, une idée mal-entendue de la Religion le mène loin : plus frappé du culte extérieur, que de l'existence de la Divinité ; plus soumis à ses Ministres qu'à elle-même, il les croit lésés où on leur fait justice ; & le Roi, victime des préjugés des Sujets, n'ose sortir d'esclavage, dans la crainte d'exciter des troubles où sa personne & sa Dignité seroient également compromises.

Céphaès convaincu de la vérité de ces Principes, avoit cherché peu-à-peu à limiter le trop grand pouvoir du Patriarche, & à le borner aux fonctions purement Spirituelles. Pour ôter à la Capitale un

ſujet de remuer ; il avoit éloigné le Patriarche de la Cour, afin que perdant de vue cette Idole, elle en fût moins adorée. En quoi cependant il manqua de politique. Il n'eſt pas de la ſageſſe du Souverain d'écarter de ſa perſonne un Sujet qui partage, en quelque façon, ſon autorité. Le Patriarche, dans le ſéjour qui lui étoit aſſigné, brilloit ſeul : à Chéchian, il étoit obſcurci par la lumiere du Trône ; & les Sujets, en le voyant contraint de rendre hommage au Roi, ſentoient à quel point il lui étoit ſubordonné. D'ailleurs, on étoit plus à portée de veiller aux brigues qu'il pouvoit avoir envie de former ; un ſeul regard du Maître les pouvoit diſſiper : au lieu

lieu qu'éloigné de lui, il mettoit à profit la crédulité des Peuples, & accréditoit ses cabales par la longueur du tems qu'il falloit pour les détruire.

Céphaès ne douta point, vû les tracasseries qu'il avoit faites au Patriarche, que celui-ci ne cherchât à s'en venger. Cependant il lui paroissoit bien extraordinaire qu'on voulût aller jusques à lui faire lecher l'Ecumoire. La Fée Barbacela n'avoit appellé que le Grand-Prêtre à cet honneur, mais cette Fée ne paroissoit point. Son ordre n'étoit que verbal, on pouvoit l'interpreter, & l'étendre; enfin, il avoit peur. Il résolut cependant, en cas que l'on prît pour prétexte l'honneur de la Religion, de rejetter sur le

Patriarche une partie de l'affront qu'il vouloit lui faire, & de l'obliger à lecher l'Ecumoire le premier. On peut croire que lorſqu'il revit le Patriarche, il ne lui fit pas bonne mine. Le Patriarche de ſon côté, bouda le Roi; & le premier fruit de l'artifice de Saugrénutio fut de jetter entre eux les ſemences d'une diviſion qui ne lui pouvoit être qu'utile.



CHAPITRE XIX.

Bagatelles trop ſérieuſement traitées.

LE Grand-Prêtre s'apperçut aiſément de l'état de trou-

trouble où l'on étoit à la Cour. Eh bien, vertu-bieu! dit-il à ses alliés, eh bien, corbieu! nous les tenons. C'eſt demain l'ouverture de l'Aſſemblée; mais ne nous démentons pas. Le Peuple eſt pour nous; les femmes, à qui j'ai fait une deſcription monſtrueuſe de l'Ecumoire, jurent qu'elles n'obeïront point. Ne craignez pas des menaces frivoles. Pour tout braver, il ne faut que du courage, ce n'eſt jamais que les foibles que l'on inſulte. D'ailleurs, que craignons-nous? Le Prince n'eſt pas de retour, l'Ecumoire qui voyage avec lui, ne lui ſera peut-être jamais ôtée: qui ſait même, ſi jamais on les reverra? Nos ennemis deſunis entre eux ne peuvent plus nous porter de

coups certains : occupés à se garder l'un de l'autre, leur défiance mutuelle fait notre salut. Allons, Messieurs, buvons, ajouta-t-il, & que le Ciel nous protege : peut-être que pendant le repas que je vous ai fait préparer, il nous inspirera quelques pensées salutaires. A ces mots, les Sacrificateurs se mirent saintement à table. Comme Saugrénutio ne prenoit jamais que là ses résolutions, on y fut longtems. Par bienséance cependant, on en sortit vers le matin, & chacun des conviés, les yeux baissés, & la marche indécente, retourna chez soi, après avoir promis au Grand-Prêtre de bien seconder ses intentions.

Telle étoit la disposition des es-

esprits, lorsque l'on ouvrit l'Assemblée. Saugrénutio y parut avec une contenance assurée. Le Patriarche commença par un discours ampoulé, & qui pour avoir été préparé dès longtems, n'en valoit pas mieux. Mon frere, dit-il affectueusement à Saugrénutio, quand le Ciel parle, il est inutile de se rendre sourd à sa voix. Votre résistance à ses volontés vous rendra coupable, & nous forcera d'employer contre vous l'autorité qu'il nous a donnée. La perte de votre Dignité est la moindre de celles auxquelles nous vous condamnerons. Qui peut même prévoir à quelles rigueurs cette voix céleste nous portera contre un Ministre, rebelle à ses devoirs? Plaise pourtant!

tant! s'écria-t-il, plaiſe au ſuprême Singe qui reçoit tous les jours votre encens, d'illuminer votre cœur! Puiſſe-t-il toucher votre ame endurcie, & retarder ſa vengeance! Deſarmé par les ardentes prieres que nous faiſons tous pour votre conſervation, qu'il daigne vous porter à donner un exemple néceſſaire d'une entiere ſoumiſſion à ſes ordres! Allons, dit-il d'un air de douleur, rapportons le fait, & inſtruiſons promptement le Procès.

Alors l'Orateur ſe leva, & raconta avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe, au hazard d'être long, l'Hiſtoire de l'Ecumoire: & l'ordre de la Fée Barbacela, de la faire lecher au Grand-Prêtre, fut plus exagéré, qu'oublié. Pendant ce

récit.

récit qui fut long, Saugrénutio & ſes adherans ſe confirmerent dans la réſolution de deſobeïr. A peine fut-il fini, que le Patriarche ſe leva, & parla bas au Roi, comme pour aller aux opinions. Franchement, lui dit Céphaès, croyez-vous qu'il obeïſſe? Oui, répondit le Patriarche, & il ne ſera pas le ſeul. Le Roi s'imagina alors que le Patriarche l'avoit regardé, & que c'étoit pour lui qu'il parloit. Comment? dit-il en colere, il ne ſera pas le ſeul! Il n'y a cependant que lui qui le doive ici: prétendriez-vous que je lèchaſſe l'Ecumoire, moi? Fi donc, reprit le Patriarche. Mais, pourtant, ajouta-t-il, cela n'en ſeroit pas plus mal; & ſi vous le faiſiez, vos Sujets n'au-

n'auroient plus rien à dire. Mais, répondit le Roi, mes Sujets n'ont que faire à tout ceci : je vous ai déja dit que la chose ne regardoit que Saugrénutio. Votre Majesté le croit, répondit le Patriarche ; mais telle est la nature de l'Ecumoire, qu'elle devient un mystere, & un objet de vénération ; elle n'est plus une affaire particuliere. Oh ! tant qu'il vous plaira, reprit Céphaès ; mais pourtant ne me mettez pas de la partie. C'est ce que nous verrons plus à loisir, dit le Patriarche ; cependant, Sire, vous n'en ferez que ce qu'il vous plaira. Alors se tournant du côté de Saugrénutio, il lui conseilla d'obeïr. Monseigneur, dit Saugrénutio, je n'en ferai rien.

Puis

Puis donc, dit le Patriarche d'un air contrit, puisque ce rebelle veut toujours l'être, nous le déclarons déchu de ses Dignités: Ordonné à lui de remettre entre les mains du Roi, la culotte de peau d'Ours, & entre les nôtres, le manteau de peau de Canard, & l'aigrette de Papier marbré, dont avant sa perversion, notre munificence l'avoit honoré. Et vous, dit-il aux Sacrificateurs, profitez de cet exemple, & par une prompte obeïssance envers l'Ecumoire, prévenez la rigueur de nos jugemens. Alors mille bruits confus s'éleverent; mais le Roi & le Patriarche sortirent de l'Assemblée, après avoir ordonné qu'on dressât un Acte authentique de ce qui venoit d'être résolu.

La

La Nobleſſe triomphoit de l'abaiſſement des Sacrificateurs, lorſque Saugrénutio prenant la parole: Vous me voyez conſterné, Meſſieurs, dit-il, moins de l'affront qu'on me fait, que du malheur d'être témoin du bouleverſement des Loix. Il n'eſt plus! ce tems heureux, où l'innocent trouvoit contre l'oppreſſion une reſſource aſſurée; le ſouvenir qui nous en reſte, ne ſert qu'à augmenter notre douleur; nos regrets ne peuvent nous le rendre. Abandonnés à la ſervitude, puiſque nous la ſouffrons; faits à l'abaiſſement où l'on nous réduit, nous ne pouvons nous excuſer aux yeux de l'Univers qu'en perdant la mémoire de notre ancienne ſplendeur. Eh!

à quoi nous ferviroit-elle, qu'à rendre notre bassesse plus condamnable? Les voilà donc ces fiers Chéchianiens, qui remplissoient le Monde entier de leur gloire! voilà ce Peuple si fameux! une vile Ecumoire fait trembler ces augustes mortels! Anciens Défenseurs de l'Etat, ajouta-t-il en adressant la parole à la Noblesse, ce n'est pas à vous que je demande des secours: l'avilissement où je vous vois, m'instruit de votre foiblesse. Pliez donc sous le joug de la tyrannie, vous n'êtes pas dignes de jouïr de la liberté: mais brûlez ces Fastes célèbres, qui vous ont conservé les faits glorieux de vos ancêtres. Je ne vous encourage point à y puiser des exemples de vertu, ils vous se-

feroient inutiles. Qui ne rougit point de sa servitude, ne mérite pas de savoir qu'il y a eu des hommes libres. C'est donc à vous, Ministres sacrés ! c'est à vous seuls de faire disparoitre l'injustice. Qu'avons-nous à craindre ? Et quand nous pourrions succomber, la mort nous doit-elle plus effrayer, qu'une vie condamnée à un opprobre éternel ? Vengeons l'honneur de nos Autels ; donnons à cet Etat abbattu des exemples de courage dont il puisse profiter. Mourons s'il le faut, mais mourons en Citoyens ; utiles à notre Patrie jusques dans nos derniers instans, montrons-lui du moins comme on fait se délivrer de la servitude. Victimes perpétuelles de l'am-

l'ambition du Patriarche, nous ne vivons que pour voir sans cesse renouveller nos affronts. Car, que sert-il de nous flatter? & quelle esperance pourrions-nous nourrir sans témérité? Nous est-il permis de croire qu'il ne tentera plus d'entreprises? Est-ce d'aujourd'hui que la Chéchianée souffre de ses projets? Ouvrons notre Histoire, & sans chercher des traits plus odieux, souvenons-nous seulement des desordres que causa, il y a six-cens ans, le Patriarche Hinhohu-Yalucha, quand il voulut nous faire baiser la queue d'une Pie. Quelles guerres ne furent pas allumées un siecle après, par l'établissement des Moustaches quarrées, sous le Patriarche Onsoucho? Que n'a point pro-

produit l'obſtination de Rimachou, lorſqu'il voulut abolir le Potiron Sacré? Cet Etat enfin, après les plus cruelles ſéditions, commençoit à reſpirer: les Patriarches plus éclairés, plus ſoumis aux Loix, plus ſenſibles à l'honneur de la Religion, ne propoſoient plus d'opinions ſcandaleuſes; un Soleil plus pur nous éclairoit. Helas! tranquilles à l'ombre de nos Autels, nous nous flattions que ce calme heureux dureroit. Mais, ô grands Dieux! quelle étonnante révolution! & ſur quoi eſt-elle fondée? une Fée apporte une Ecumoire: Il eſt important, dit le Prince, que je l'avale, après que la Vieille du monde la plus hideuſe l'a reçue dans ſa bouche. C'eſt, ajoute-t-il, un

un ordre qu'il a reçu de cette Fée. Son mariage, ſans cette cérémonie, ne ſauroit être heureux. Plus attentif encore à ne pas bleſſer la décence du rang que j'occupe, qu'à mes interêts particuliers, je refuſe. Le Prince tombe dans des accidens peu ordinaires, on m'en fait un crime. Un Patriarche donne un decret injuſte: bien plus, on aſſemble contre moi tout l'Etat, on me prononce le Jugement du monde le plus inique, & non content de m'avilir, on porte l'audace juſques au Corps entier des Sacrificateurs, à qui l'on veut faire lecher l'Ecumoire. Tous les Ordres du Royaume ſont enveloppés dans ma diſgrace. Eh! qu'ont-ils de commun avec moi? Suppoſé que j'aye dû le-

cher l'Ecumoire, étoit-il néceſſaire qu'ils le fiſſent ? Le Prince n'a nommé que moi. D'ailleurs, qu'on me montre l'ordre de Barbacela : une choſe de cette conſéquence pouvoit être mieux établie. Si le Prince eſt cru ſi aiſément ſur ſa parole, tous les jours il aura des idées nouvelles, & que ſai-je enfin ce qu'on ne nous fera pas lecher ? Mais, ſuppoſé qu'à préſent je vouluſſe obeïr, où eſt-elle cette Ecumoire ? Le Prince, & elle, tiennent enſemble ; où les retrouver ? & quel crime commettrois-je en attendant leur retour ? Cependant, on me deshonore, on me dépoſe, on m'ôte les marques de ma Dignité. Plus heureux de tout perdre, que d'obeïr, je bénis les

les Dieux du courage qu'ils m'ont inſpiré. Plus illuſtre dans ma retraite, que je ne le ſerois en poſſedant honteuſement les biens qu'on m'enlève, je ne verrai pas du moins l'eſclavage de mes compatriotes. Car, ne vous flattez pas, ajouta-t-il en parlant aux Grands, votre criminelle complaiſance ne vous ſauvera pas de l'Ecumoire. Je n'ignore pas, je vois même en frémiſſant, que plus ſenſibles aux démêlés que vous avez eus avec nous, qu'à l'honneur de la Religion, vous jouïſſez avec un plaiſir ſecret du malheur qui nous accable. Ah ! réuniſſons-nous plutôt. Sentez enfin qu'un même péril nous menace ; & ſi vous n'êtes émus par aucune conſidération, que celle de votre

gloire vous ſoutienne. Généreux Chéchianiens! il eſt dans la ſervitude deux malheurs qui ſe ſuccèdent ; le premier eſt d'y gémir ; l'autre, quand même elle ne ſubſiſte plus, de ſe ſouvenir de ſa honte. Ah! rappellez votre courage. Briſez les fers qu'on vous impoſe, ils diſparoîtront quand vous ne les baiſerez plus. On ne jette dans l'abaiſſement, que ceux qu'on croit capables d'y reſter. Nous avons les maux préſens qui nous environnent ; une magnanime réſolution nous peut ſeule ſauver des nouveaux coups qu'on nous prépare. Secouons ce joug odieux, ſous lequel nous avons ſi longtems fléchi! Que ce Peuple témoin de nos affronts, le ſoit enfin de notre

tre

tre vengeance ! Nous ferons craints dès que nous voudrons l'être. Effaçons ces decrets offensans qu'a dictés l'inimitié, & l'injustice ; je vous réponds du succès. De quoi ne sont pas capables des hommes qui combattent pour leurs Dieux, & pour leur Liberté ?

Il dit, & les Etats déja d'accord de sa condamnation, se partagent. Differens avis s'élevent. Les plus superstitieux, émus par le discours de Saugrénutio, croyent en effet que les Dieux sont interessés dans cette affaire, se rangent de son parti, & crient qu'il faut revoir le procès. Ceux qui suivent le Roi & le Patriarche, veulent que le Grand-Prêtre soit bien jugé, & prétendent faire passer l'Acte

qui le condamne lui, & les Sacrificateurs. La dispute s'échauffe, l'Assemblée se rompt. Le peuple informé de ce qui s'est passé, & craignant pour lui, se déclare pour Saugrénutio. Le Patriarche redoutant une émeute générale, suspend ses coups, & accorde du tems au Grand-Prêtre; qui satisfait d'avoir différé sa perte, se croit sauvé, comptant qu'au milieu des troubles qui s'élevoient, on craindroit de l'attaquer; qu'avant que l'affaire de l'Ecumoire fût décidée, il ne pourroit plus être inquiété là-dessus; & que ce seroit vraisemblablement une mortification qui tomberoit sur son Successeur.

CHAPITRE XX.

Retour du Prince à Chéchian.

CEs troubles agitoient encore la Capitale, lorsque Tanzaï en reprit le chemin. Que dirai-je de mon voyage ? disoit-il en lui-même; avouerai-je à Néadarné que c'est dans les bras de Concombre que je suis rentré dans mes droits ? De quelle maniere lui raconterai-je une chose si mortifiante pour sa tendresse ? Imaginera-t-elle que je puisse mériter d'être plaint ? S'il lui en arrivoit autant, pourroit-elle compter sur mon indulgence ? Mais elle sait de quelle espece étoit mon mal-

heur : en lui donnant des preuves qu'il eſt ceſſé, pourrai-je me diſpenſer de lui dire pourquoi ? Eh ! quelle ſeroit ſa douleur, de quels coups ne l'accablerois-je pas, ſi je lui faiſois part de toutes les idées qui m'ont occupé ? ſi elle ſavoit que mon cœur lui a été infidele ? que pendant quelques inſtans, tout rempli d'une autre, je me ſuis prêté, j'ai même été au-devant du malheur qui m'étoit préparé ? Si elle peut me pardonner d'avoir paſſé une nuit dans le lit de Concombre, me pardonneroit-elle d'avoir penſé qu'une autre qu'elle pouvoit me rendre heureux ? Ah ! cachons ma honte à Chéchian ; paroiſſons y rétabli : mais puiſſet-on n'y ſavoir jamais quel remede

mede m'a rendu à moi-même.

Tanzaï, en raiſonnant ainſi, ſe rapprochoit de ſes Etats, & il revit enfin ces murs ſi deſirés de Chéchian, après en avoir été abſent près de trois mois. A peine l'y vit-on paroître, que les grandes Vielles avertiſſant le Peuple, les illuminations, les cris de joye, & les tranſports les plus outrés, annoncerent au Roi que le Prince rentroit dans la Ville. Néadarné, ſaiſie du mouvement le plus tendre, s'évanouït. Elle étoit encore dans cet état lorsque Céphaès lui amena Tanzaï. Le plaiſir qu'il avoit de la revoir, cèda pour quelque tems à la crainte qu'il eut de la perdre. Néadarné! ma chere Néadarné! s'écrioit-il, ah! ne devois-je vous retrouver

que pour trembler pour vos jours? Cruelle Fée! étoit-ce là les malheurs dont tu me menaçois? Néadarné, à la voix & aux baiſers redoublés de ſon époux, ouvrit les yeux, & l'embraſſant à ſon tour: O Tanzaï! ô repos de mes jours! eſt-ce donc vous que je revois! que votre abſence m'a couté de larmes! helas! le plaiſir ſeul de votre retour, peut égaler la douleur que votre départ m'a cauſé. Ils n'auroient point fini leurs regards, & leurs transports, ſi le Roi impatient de ſavoir comme étoit le Prince, ne les eût interrompus pour s'en inſtruire: Sire, lui dit-il, cette Ecumoire rattachée à ma boutonniere vous annonce qu'elle ne m'incommode plus, & je ſuis le plus trom-

trompé du monde, si la Princesse interrogée demain, ne vous donne du reste, des nouvelles fort satisfaisantes. Le Roi alloit demander comment ce miracle s'étoit fait, lorsque les Courtisans entrerent en foule dans l'Apartement : l'impatience où ils étoient de revoir Tanzaï, ne leur avoit pas permis de differer leur hommage. Saugrénutio y arriva avec eux, non que le même desir le pressât, mais pour savoir seulement, si par hazard, le Prince n'auroit point perdu son Ecumoire. Il pâlit en la revoyant, & Tanzaï ne put assez se contraindre pour le bien recevoir. Il attribuoit toujours à son refus les malheurs qui lui étoient arrivés, & le dernier de tous

lui étant le plus ſenſible, il avoit réſolu de lui en faire, tôt ou tard, porter la peine. Ce fut pour commencer, que, devant lui, il s'informa de ce qui s'étoit paſſé, & ſi un Sujet rebelle ne ſeroit pas enfin puni. Le Roi, en lui racontant ce qui s'étoit fait dans l'Aſſemblée, l'aſſura de l'obeïſſance de Saugrénutio, qui, mécontent de ces diſcours, ſortit, perſuadé que le Roi en auroit le démenti. Les Courtiſans congédiés après lui, Céphaès & les deux époux ſouperent à leur petit couvert.

A préſent que nous ſommes en liberté, racontez-nous, mon fils, dit le Roi, l'Hiſtoire de votre deſenchantement. Elle eſt ſinguliere, reprit le Prince d'un air embaraſſé, & je vous ſurpren-

prendrai beaucoup, sans doute, quand je vous dirai que ce grand ouvrage est celui d'un songe. D'un songe! s'écria le Roi. Que vouloit donc dire le Singe, & à quoi bon vous faire voyager? vous auriez dormi ici tout aussi-bien qu'ailleurs. Mais voyons un peu ce que c'étoit que ce songe? Sire, dit-il, & vous, Princesse, après avoir parcouru des Païs immenses, je parvins enfin dans une Forêt. Alors il raconta, sans y rien changer, l'avanture de la Fée au Chaudron. Après avoir quitté cette Fée, poursuivit-il, une envie extrême de dormir vint m'accabler. Ne pouvant y résister, je m'endormis au pied d'un arbre. Occupé comme je l'étois de tout ce qui m'arrivoit, il auroit été surpre-

prenant que mon imagination échauffée ne l'eût pris pour objet. Ces idées produisirent un songe, dans le desordre duquel je me crus transporté dans un Palais magnifique : des Chouettes y parloient; j'y étois superbement reçu; je crus y voir Concombre qui, pour dédommagement de l'Ecumoire, me demandoit tendrement de passer la nuit avec elle. On dit bien vrai, lorsqu'on assure qu'en dormant, nous dépendons si peu de nous-mêmes que l'objet du monde qui nous est le plus odieux, triomphe de notre répugnance. Concombre m'assuroit que c'étoit la seule chose qui pût éteindre son ressentiment. Après le combat le plus violent entre l'amour que j'ai pour vous, & la

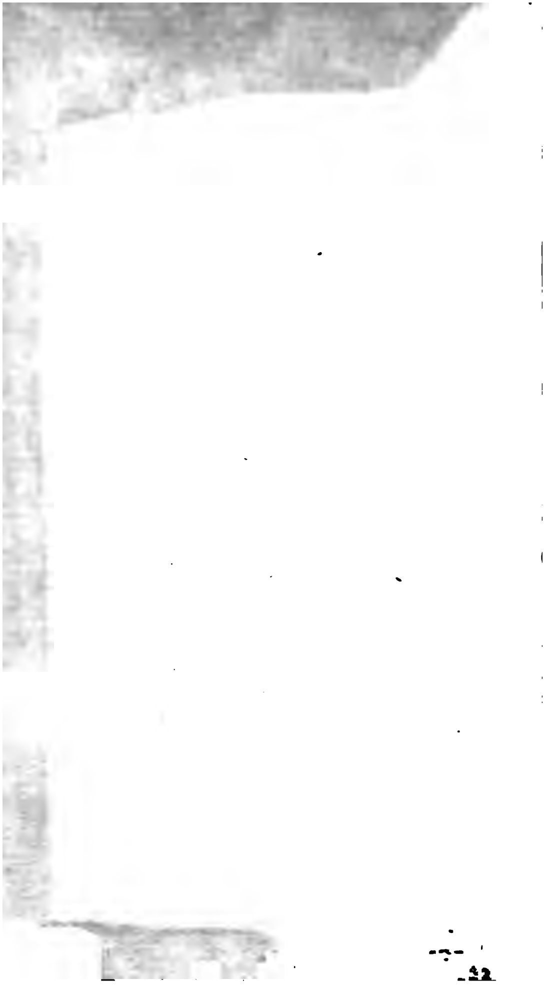
la répugnance qu'elle m'inſpiroit, notre interêt mutuel me faiſoit cèder à ſes deſirs. Je me ſuis enfin réveillé, rempli d'effroi, mais pénétré de joye en même tèms, quand il m'a été impoſſible de douter de mon rétabliſſement. Seigneur, dit alors Néadarné, ce ſonge eſt bien ſuivi, & ſon effet me paroit admirable. Croyez-vous que ce ne ſoit qu'une illuſion ? Le moyen d'en douter, reprit le Prince, quand à mon reveil, je me ſuis retrouvé au pied de l'arbre où je m'étois endormi ? Mais, Princeſſe, ajouta-t-il, il eſt tard : mon pere, depuis une heure, combat le ſommeil ; il devroit lui donner les momens qu'il nous accorde ; & je ne ſai ſi la nuit ſera aſſez longue pour me laiſ-

ſer

ſer le tems de vous parler de tout ce qui nous regarde. Je n'y penſois pas, reprit le Roi : allez, mes enfans, Dieu vous garde des Fées. Le Prince, après avoir donné le bon ſoir à ſon pere, enleva Néadarné dans ſes bras, & ſe renferma dans ſon Apartement, pour y goutes les plaiſirs dont on verra le détail dans la ſeconde partie de cette véridique Hiſtoire.

Fin de la premiere Partie.

mi




TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



